



N^o 146



Library
of the
University of Toronto

291/1

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





JEAN JAQUES ROUSSEAU

V E N G É

Mme Lataur de Franqueville,

à Monsieur A. Julien, gendre,
Déc. 1905.

JEAN JACQUES ROUSSEAU

V A N G É

PAR SON AMIE

O U

MORALE PRATICO-PHILOSOPHICO-
ENCYCLOPÉDIQUE

DES CORTPHÉES DE LA SECTE.



. *Vertit furiale venenum*
Pectus in Amborum, præcordiaque intima movit.

MET. LIB. IV. V^s. 505 & 506.



AU TEMPLE DE LA VÉRITÉ.

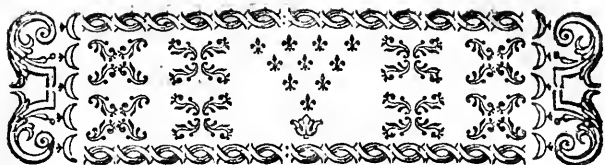
1 7 7 9.



2111

1111

1111



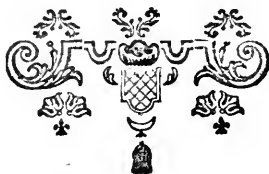
AVIS AU PUBLIC.

ON imprime, on débite publiquement à Paris, les imputations les plus calomnieuses, les injures les plus atroces, contre la mémoire d'un Ecrivain plus recommandable encore par ses vertus, qu'il lustre par son génie, & célèbre par ses malheurs. Le tombeau, azile de l'infortune, & même du crime, où la loi n'ose le poursuivre, devient pour le vertueux *Jean Jacques Rousseau*, un Echaffaut, où ses implacables bourreaux se plaisent à déchiqueter son cadavre. Indignés de tant de bassesses, ses amis veulent-ils élever la voix pour confondre l'imposture? Ils sont barrés de tous côtés; toutes les presses leur sont interdites. Il faut donc, pour faire entendre la vérité que l'impudence outrage, & que l'intrigue veut réduire au silence, recourir aux presses étrangères, au risque de compromettre l'exactitude des dates, si essentielle aux *pièces justificatives*. Mais le dépositaire de ces pièces est connu, chacun

est libre de les faire vérifier chez lui ; ainsi les erreurs Typographiques n'offrent que peu de prise aux efforts de la méchanceté.

Au premier coup d'œil le lecteur verra que les deux lettres qu'on lui présente ici , sont de la même plume , & dictées par les sentimens les plus nobles qui puissent animer le cœur d'une *Amie de Jean Jaques Rousseau*.

Si l'on a placé ces lettres dans un ordre inverse de leur date , c'est qu'il faut être juste en tout , & donner la primauté aux Acteurs d'après leurs *titres*, leurs *talens*, & la *beauté* du Role qu'ils ont adopté.



LETTRE D'UNE ANONYME

A UN ANONYME

OU PROCÈS DE L'ESPRIT ET DU COEUR
DE Mr. D'ALEMBERT,

Avec les Pièces justificatives.



Nous voici, Monsieur, au moment du triomphe des *Notes*. Aujourd'hui les Auteurs négligent le corps de leurs Ecrits; & *rejettent dans les notes*, ce qu'ils imaginent de plus faillant: c'est là surtout qu'ils parlent de J. J. *Rouffseau*; & comme parler de lui, quand on est Encyclopédiste, Académicien (a) &c. &c. &c. c'est le diffamer, il ne sort plus d'ouvrages du redoutable atelier de ces M. M., qui ne contiennent quelques notes consacrées à la diffamation de ce grand homme. M. M. *Diderot* & *Négeon*

(a) Il faut pourtant excepter le courageux auteur de cette Epitaphe, si simple, si noble, si touchante, & qui convient si bien à son sujet.

Entre ces peupliers paisibles,
Repose Jean Jaques Rouffseau:
Approchez cœurs droits & sensibles,
Votre ami dort sous ce tombeau.

C'est au nouvel Académicien qu'il appartient de faire des éloges!

étoient dignes de donner cet exemple; M. d'*Alembert* s'est senti digne de le suivre. C'est ce qu'il a fait en nous donnant *l'Eloge* de Milord Maréchal, dont la plus grande partie du public avoit ignoré l'existence. Quand je dis *en nous donnant*, cela est rigoureusement vrai, Monsieur: vous en ferez convaincu, quand vous saurez de quelle maniere cet *Eloge* m'est parvenu: aussi bien est-elle trop plaisante pour que je ne vous la raconte pas. L'envie de le lire m'ayant été inspirée, par quelqu'un qui vouloit savoir ce que j'en penserois, je priai une de mes amies de me le prêter, lui promettant de le lui rendre aussitôt qu'elle l'exigeroit. *Oh! pour cela*, me répondit-elle, *vous pouvez en disposer: cet éloge ne se prête pas, il se donne: la personne de qui je l'avois emprunté me l'a laissé; je vous le laisse; & je ne doute pas que vous n'en fassiez autant en faveur du premier curieux qui vous l'empruntera.* Je ne sais où s'arrêtera cette originale circulation: j'envoie la brochure circulante à cent lieues, où probablement elle n'auroit pas été sans moi: mais je l'ai lue, avant de lui laisser remplir sa vagabonde destinée. Oui, Monsieur, lue toute entiere; j'ai tenu bon contre l'ennui; car j'avoue, à ma honte, qu'elle m'en a causé un mortel; & que sans l'empire que la curiosité a sur les femmes, je n'aurois pû le surmonter. Mais je voulois voir quel ton le tendre Académicien donneroit à ses regrets, sur la mort d'un homme qui *l'honoroit de son amitié*; & qui lui avoit envoyé des *indulgences* par douzaines. Quel bienfait! Aussi je vous laisse à juger de sa

reconnoissance : car il faut bien se garder de le croire dans le cas des fripons qui parlent de probité. Me rappelant qu'il avoit fait confidence à toute l'Europe (c'étoit du moins son intention) de la larme qu'il avoit versée sur le tombeau de Mme. Geoffrin, je voulois encore voir, combien il en verseroit sur celui d'un ami tout autrement recommandable, je me préparois à les calculer. Je n'y en ai pas trouvé une seule ; & dans le premier moment de ma surprise je me suis écriée, *ne pleure-t-on que les gens chez qui on dîne !*

Il est bien singulier, Monsieur, que *l'Auteur de cet Eloge en ayant déjà fait beaucoup d'autres* (qui si je ne me trompe n'entreront pas dans le sien) n'ait pas vû qu'il n'avoit pas rempli son titre, & que ce qu'il publioit meritoit, tout au plus, celui de *notice pour servir aux mémoires de la vie de Milord Maréchal*. Un Biographe doit à la vérité, rassembler tous les traits avantageux ou non, qui peuvent compléter le portrait de l'homme qu'il veut peindre : mais il me semble qu'un Panégyriste ne doit exposer à nos regards, que les traits propres à faire valoir l'homme qu'il veut nous faire admirer. *M. d'Alembert* ne pense vraisemblablement pas ainsi : il raconte des minuties qui ne tirent à aucune conséquence pour le caractère de Milord Maréchal. Ce n'est pas tout, il dit des choses qui, sans sa réputation de Philosophe exempt de toutes superstitions, feroient douter, s'il a voulu faire *l'Eloge*, ou la critique de ce respectable vieillard. En voici une entre autres. *Il prenoit indifféremment ses*

Domestiques dans toutes les Nations Catholiques ou hérétiques, Chrétiens ou infidèles: il y eut même un tems où pas un de ceux qui le servoient n'étoit baptisé. De bonne foi M. d'Alembert peut-il croire que cette indifférence absolue pour toutes les Religions soit un grand mérite aux yeux de la majeure partie des hommes? Ou, n'a-t-il voulu acquérir à Milord que la vénération des prétendus esprits forts? Et le *vox populi, vox dei*, dont son héros fait une application si heureuse..... Pour moi, Monsieur, je pense que la circonstance dont il s'agit, étoit fort bonne à supprimer: je pense encore que si nos François (qu'il a l'air de croire tous à Paris) trouvent de l'*affectation* dans un *choix*, c'est surtout dans celui des propos qu'il cite: je pense encore, que cet *Eloge* est si grêle, si décharné, si vuide de choses, qu'il n'est pas possible que l'auteur n'ait pas senti qu'il n'avoit pas été assez avant dans la confiance de Milord, (dont le véritable mérite étoit d'ailleurs de nature à lui échapper) pour avoir autant de matériaux qu'en exige un *Eloge* public; & cela me conduit à penser encore, qu'il n'a célébré *George Keith*, que pour avoir un prétexte d'insulter à la mémoire de *Jean Jaques Rousseau*, qu'il n'eut osé attaquer en son propre nom: car il n'y a qu'un desir immodéré de nuire, qui ait pû l'emporter chez lui, sur la crainte de compromettre ses talens.

Si je médis un peu de M. d'Alembert, Monsieur, *ce n'est pas sans un regret tout aussi sincere* que celui qu'il éprouve en calomniant *Jean Jaques*: & j'ai pour vaincre ce douloureux sentiment des motifs

bien plus pressans que le *circonspect Machiaveliste*. Je ne fais point *l'Eloge* de *Jean Jaques*, (nous en avons 22 Volumes , & nous en attendons encore d'autres) c'est son apologie que j'entreprends : je ne puis donc le disculper, qu'en inculpant son accusateur. Mais la gloire de Milord ne dépendant point de l'avilissement de son obligé, cet accusateur n'a pû se charger de ce role que pour le plaisir qu'il y prenoit. Aussi avec quel succès il le joue !

Une personne très-estimable, nous dit le Grand référendaire de la philosophie, (b) *que Milord honoroit avec justice de son amitié & de sa confiance nous a écrit ces propres paroles.* „ Milord m'avoit donné „ sa correspondance avec Rousseau, en me recom- „ mandant de ne l'ouvrir qu'après sa mort. „ Je dois cette justice à sa mémoire, que malgré „ les *justes* sujets de plainte qu'il avoit contre „ Rousseau.” (Il y a bien de la justice dans cette citation là. Mais ce n'est pas moi qui l'y mets, Monsieur, ce n'est pas là de la mienne.) „ Jamais „ je ne lui ai entendu dire un mot qui fut à son „ désavantage ; il me montra seulement la dernière „ lettre qu'il en reçut, & me conta historiquement „ l'affaire de la Pension.” Cette lettre (ajoute la même personne) étoit remplie d'injures. Rousseau qui a demandé au Roi d'Angleterre comme une faveur, de vouloir bien suspendre l'effet de sa bienveillance pour lui, jusqu'à ce qu'il eut é-

(b) Expression empruntée de la piquante analyse que M. Freron (bon appréciateur des auteurs & des ouvrages, & de plus fort honnête homme) a faite de cet insipide *Eloge*. Année Littéraire N^o. 12.

clairci ses soupçons sur le caractère de l'équivoque ami qui la lui avoit procurée, auroit continué à jouir des bienfaits de Milord Maréchal, dans un tems où il se feroit crû en droit de lui écrire des injures !..... Rousseau, qui n'a jamais écrit d'injures à M. d'Alembert, en auroit écrit à Milord Maréchal !..... Pour persuader d'aussi étranges choses, il faut les prouver ; & comment les prouve-t-on ? Ce n'est pas en disant, *une personne très-estimable* &c. C'est en la nommant, afin que le public puisse juger si elle est *très-estimable*, ce qu'il n'est ni autorisé, ni porté à croire sur la parole de M. d'Alembert. Et comment trouvez-vous, Monsieur, que Milord montre *une lettre remplie d'injures*, qu'il a reçue de Jean Jaques, à *une personne très-estimable*, en lui recommandant de n'ouvrir qu'après sa mort sa correspondance avec ce même Jean Jaques ? C'étoit donc pour lui Milord, que l'ouverture de cette correspondance pouvoit être dangereuse ? (c) Car enfin qu'auroit-elle pû contenir de plus défavantageux au philosophe génevois, que la démonstration de son ingratitude ? Il y a ce me semble, dans la précaution qu'on prête au bon Milord, moins de bonté que de prudence ; & comment trouvez-vous encore l'agréable contraste que fait le legs

(c) On essayeroit en vain de retorquer cet argument contre Rousseau, relativement à ses *Mémoires*. Il s'étoit engagé à ne rien publier, tant qu'il seroit en France où il est mort ; il a rendu ses *Mémoires* aussi publics qu'il le pouvoit, sans manquer à son engagement, puis qu'il les a lus, à un grand nombre de personnes, entre lesquelles on compte un Roi & plusieurs Princes. En pareil cas le rang des auditeurs tire bien à quelque conséquence.

de la *montre*, (trop médiocre en lui-même, pour être pris pour autre chose que pour une marque d'amitié) avec le dépôt de cette *correspondance* mise en réserve à dessein de deshonnorer le Légataire? (d)

J'aurois bien encore quelques observations à vous faire sur d'autres passages médiocrement honorables à la mémoire de Milord: mais retenue par sa qualité d'ami de *Jean Jaques*, je ne veux pas indiquer ce que peut-être tout le monde n'a pas vû. On a si superficiellement parcouru cet Eloge! Voilà pourtant ce que M. d'*Alembert* appelle un tribut (à la vérité bien doux) doux à quoi? à recevoir, ou payer? *Qu'exige de lui, l'amitié dont Milord Maréchal l'honoroit!* L'infortuné Milord! Il faudroit le défendre contre celui qui s'est chargé de le louer.

Sûre de vous intéresser, en vous entretenant de votre ami, du mien, de celui de tous les *cœurs droits & sensibles*, j'espère que vous me pardonnerez de vous tant parler de son ennemi. Qui, Monsieur, je le répète, de son ennemi: tout modeste qu'est M. d'*Alembert*, je le défie de nier que ce superbe titre ne lui convienne. Dès le tems où on posa les fondemens du fameux édifice de l'Encyclopédie, il disoit à ses connoissances intimes en parlant de son vertueux coopérateur, *je ne fais ce que m'a fait cet homme, mais je ne le saurois souffrir; il a une maniere d'être qui m'est insupportable.* Je le fais bien moi, ce qu'il lui avoit fait; il lui avoit fait ombra-ge, il le lui faisoit encore; il s'annonçoit de façon

(d) Voilà le *George Keith* de M. D'*Alembert*. On connoît la véritable.

à le lui faire toujours. Mais n'osant avouer le principe de sa haine, il ne lui en assignoit aucun : car il n'y avoit pas moyen de dire alors, comme à présent, *il est triste qu'après tant de marques d'estime & d'intérêt données à M. Rousseau, le bienfaisant & paisible Milord, qui auroit pu s'attendre à l'amitié, n'ait pas même éprouvé la reconnaissance.* Quel qu'en vie qu'on ait de calomnier, encore faut-il être secondé par les circonstances.

Je sens, Monsieur, que l'amenité philosophique dont je viens de vous amuser ne peut que fortifier la répugnance que vous a inspirée pour son auteur, la réponse sans réplique, (e) qui termine *l'exposé succinct de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume & M. Rousseau*; & je gémis de ce mauvais effet. Au moins n'est-il pas produit par une imputation hasardée; vous devez en être convaincu; il ne doit vous rester aucun doute sur la louable franchise qui regne dans l'aveu qu'a fait M. d'Alembert à ses familiers, de son aversion pour *l'offusquant Genevois*; vous en avez trouvé plus d'une preuve dans le verbeux *Eloge* qui fait le sujet de cette lettre très verbeuse aussi & pour cause : ce seroit bien se moquer qu'une femme babillât moins qu'un Académicien : il faut en tout observer les convenances. D'après cette règle, je vous dirai, & ce qu'il nous a déjà dit, & ce qu'il s'est bien gardé de nous dire. Vous lui avez donné peu d'attention, je le fais : cependant comme il y a des choses qui nous frap-

(e) On en trouve la raison dans un dicton trop trivial pour être rapporté.

pent en dépit de notre volonté, vous aurez sûrement remarqué les jolies plaifanteries que contient la 20^{me}. page. Que de fel, de finesse, de graces & de légéreté!..... Le noble courroux qui a dicté l'épithete de *coupable* employée à la seconde ligne de la page 50^{me}. & l'édifiante générosité qui vient enchaîner ce courroux, ne vous auront pas non plus échappé..... Ces deux endroits ne vous ont-ils pas rappellé les LVI & LXV. fables du charmant *La Fontaine*? Quant à moi, j'ai cru voir le *Secrétaire perpétuel de l'Académie Française* donner la *patte* à M. *Diderot*, & allonger un *coup de pied* à *Jean Jacques*.

C'est grand dommage, Monsieur, que la vérité des faits soit incommensurable! Sans cela l'exactitude des conteurs géomètres nous consoleroit de leur pesanteur. M. *D'Alembert* ne nous diroit pas, *Le Philosophe Genevois lui écrivit un jour (à Milord) qu'il étoit content de son sort, mais qu'il gémissoit sur les malheurs dont sa femme étoit menacée en cas qu'elle vint à le perdre; qu'il voudroit seulement lui procurer par son travail 600. £ de rente. Milord Maréchal se fit un plaisir de donner à cette lettre le sens que suggéroient l'élévation & la bonté de son ame; il assura au mari & à la femme la rente qui manquoit à leur bonheur.* Or il faut que vous sachiez, Monsieur, que ce fut dès 1765 que Milord constitua sur la tête de *Jean Jacques*, six cent livres de rente viagere, dont quatre seulement étoient reversibles à M^{che}. *Levasseur*, qui en jouit à présent sous le titre de M^{de}. *Rousseau*, qu'elle n'obtint qu'en 1769. Il est donc im-

possible, que ce bienfait ait été provoqué par les *gémissemens* de *Jean Jacques* sur le sort à venir de sa femme, puisqu'il n'en avoit point encore: il n'est donc pas vrai, que *Jean Jacques* ait mandié ce bienfait, comme M. *D'Alembert* l'insinue: il est donc faux que Milord ait *assuré au mari & à la femme, la rente qui manquoit à leur bonheur*, puisque selon M. *D'Alembert* cette rente étoit de 600. *fr.*; & que M^{lle}. *Levasseur*, alors gouvernante de M. *Rousseau*, depuis sa femme & aujourd'hui sa veuve, ne tient que 400. *fr.* de rente viagère de la générosité de Milord Maréchal. Mais ce qui est incontestable, c'est que M. *D'Alembert* invente à ravir; & qu'on ne peut trop regretter qu'avec une imagination si féconde, si riche, si brillante, il ne se donne pas pour un faiseur de contes.

Réellement, Monsieur, cet homme surprenant étend presque jusqu'à l'infini le cercle de nos idées. Nous n'avions jamais crû que la vérité obligeât à mentir..... Eh bien! Il nous l'apprend en ces termes. *La vérité nous oblige de dire (& ce n'est pas sans un regret bien sincere.) (f) que le bienfaiteur eut depuis fort à se plaindre de celui qu'il avoit si noblement & si promptement obligé. Mais la mort du coupable, (je reviens encore à cette épithète tant elle m'a paru bonne Monsieur) & les justes raisons que nous avons eues de nous plaindre nous-mêmes, nous obligent de tirer le rideau sur ce détail affligeant dont les preuves sont malheureusement consignées dans des lettres authentiques. Les preuves d'un détail!.....*

(f) Cette parenthèse est une petite gayeté philosophique.

Je n'entends pas ce françois là. Mais il faut en passer bien d'autres à l'Académicien : poursuivons. *Ces preuves n'ont été connues que depuis la mort de M. lord Maréchal.* Oh pour cela, je le crois bien. Que veut dire M. *D'Alembert* avec ses lettres authentiques ? Qu'elle est la forme qui les rend telles ? Sont-elles signées par des Notaires ; légalisées par des Magistrats, vérifiées par des Experts ? Point du tout : un particulier a des lettres d'un autre ; M. *D'Alembert* nous l'assure ; & les voilà revêtues de tous les caractères de l'authenticité ! Gardez-vous d'en douter, Monsieur : le Chef des philosophes doit-être réputé aussi infallible en deça des monts, que le Chef des Catholiques l'est au-delà ; A la vérité je connois des incrédules qu'on ne foumet pas à si peu de frais : voici comment ils raisonnent. Quand on veut attribuer à un auteur dont les ouvrages, les malheurs, & la conduite ont fait le plus grand éclat, un écrit qui déroge à l'idée qu'on a généralement prise de ses talens & de son caractère, il faut déposer cet écrit en original, entre les mains d'un homme public, chez qui tout le monde ait le droit, & la facilité de s'assurer qu'il est bien réellement autographe. Car enfin, quand on ne reconnoit pas dans un écrit quelconque, la manière d'un écrivain, pour être fondé à croire qu'il est de lui, il faut au moins y reconnoître son écriture. Par exemple, s'il paroïssoit sous le nom de M. *D'Alembert* (quoique bien moins célèbre que *Jean Jaques*) un ouvrage d'un stile ferré, nerveux, rapide, dégagé d'inutilités ; où la religion ne fut

pas confondue avec ses abus ; où *Voltaire* & *Roussseau* fussent appréciés à leur juste valeur ; enfin un ouvrage qui portât l'empreinte du génie ; personne ne voudroit croire qu'il fut de M. *D'Alembert* ; à moins qu'il ne soumit son manuscrit à l'examen de quiconque daigneroit chercher à se convaincre. Encore craindrois-je qu'il n'y eut des gens assez obstinés, pour soutenir que ce manuscrit ne seroit lui-même qu'une copie.

Ce sujet m'amène tout naturellement, Monsieur, à mettre sous vos yeux une lettre de J. J. *Roussseau* à M. Guy son libraire (g) datée de Vooton du 7 Février 1767. Il est bon que vous la connoissiez : elle donnera de nouvelles forces à votre opinion sur le compte de M. Hume. Je vous garantis la fidélité de cette copie, je l'ai faite sur l'original, sans ajouter, retrancher, ni changer un seul mot.

„ J'ai lu, Monsieur, avec attention l'ouvrage de
 „ mes défenseurs, dont vous ne m'aviez point par-
 „ lé. Il me semble que ce n'étoit pas pour moi
 „ que leurs honorables noms devoient être un fe-
 „ cret, comme si l'on vouloit les dérober à ma
 „ reconnoissance. Je ne vous pardonnerois jamais
 „ surtout de m'avoir tu celui de la Dame si je ne
 „ l'eusse à l'instant déviné. C'est de ma part un bien
 „ petit mérite : je n'ai pas assez d'amis capables de
 „ ce Zele, & de ce talent, pour avoir pu m'y

(g) Je n'ai point demandé son avis pour le nommer : parce que ce n'est pas là le cas d'en avoir besoin. La manie des *Notes* me gagne, Monsieur ; j'en fais beaucoup aussi, mais elles ne sont ni longues, ni superflues, & n'ont pas pour objet d'outrager un honnête-homme.

„ tromper. Voici une lettre pour elle, à laquelle
 „ je n'ose mettre son nom, à cause des risques que
 „ peuvent courir mes lettres, mais où elle ver-
 „ ra que je la reconnois bien. Je me flatte que
 „ j'aurois reconnu de même son digne Collegue, si
 „ nous nous étions connus auparavant: mais je n'ai
 „ pas eu ce bonheur; & je ne fais si je dois m'en
 „ féliciter ou m'en plaindre, tant je trouve noble
 „ & beau, que la voix de l'équité s'élève en ma
 „ faveur, du sein même des inconnus. Les Edi-
 „ teurs du factum de M. Hume, disent qu'il aban-
 „ donne sa cause au jugement des esprits droits, &
 „ des cœurs honnêtes; c'est là ce qu'eux, & lui se
 „ garderont bien de faire; mais ce que je fais moi,
 „ avec confiance; & qu'avec de pareils défenseurs,
 „ j'aurai fait avec succès. Cependant on a omis
 „ dans ces deux pièces des choses très essentielles,
 „ & on y a fait des méprises qu'on eut évitées si,
 „ m'avertissant à tems de ce qu'on vouloit faire,
 „ on m'eut demandé des éclaircissemens. Il est
 „ étonnant que personne n'ait encore mis la ques-
 „ tion sous son vrai point de vue; il ne falloit que
 „ cela seul, & tout étoit dit.

„ Voici un fait assez bizarre qu'il est fâcheux que
 „ mes dignes défenseurs n'aient pas su. Croiriez-
 „ vous que les deux feuilles que j'ai citées du *St.*
 „ Jamescroncile ont disparu en Angleterre? M.
 „ Davenport les a fait chercher inutilement chez
 „ l'imprimeur, & dans les Cafés de Londres, sur
 „ une indication suffisante, par son libraire qu'il
 „ m'a assuré être un honnête-homme; & il n'a rien

„ trouvé, les feuilles sont éclipsées. Je ne ferai
 „ point de commentaire sur ce fait ; mais convenez
 „ qu'il donne à penser. O mon cher Monsieur
 „ Guy, faut-il donc mourir dans ces contrées éloi-
 „ gnées, sans revoir jamais la face d'un ami sûr,
 „ dans le sein duquel je puisse épancher mon cœur ?”

Croyez-vous, Monsieur, que l'héroïque modération qui caractérise cette lettre, adressée à un tiers, désintéressé dans l'affaire dont elle traite, & cela dans le moment où l'auteur devoit être le plus violemment affecté, permette de penser un instant, qu'il eut été capable d'écrire des injures à Milord Maréchal, même en supposant que celui-ci l'eut mérité ? Voilà pourtant de quoi le véridique d'Alembert l'accuse hautement. . . . Voilà pourtant d'où, de fort honnêtes gens (qui trouvent plus commode de s'en rapporter que de s'instruire) partent pour dire, *si donc ! Cela est infâme ! Oh ! Puisque Jean Jacques a fait cette bassesse, il peut bien avoir fait aussi toutes les horreurs qu'on lui impute.* Et voilà ce qu'on gagne à suivre cette maxime, *Calomnions toujours il en restera quelque chose.* C'est-là, la maxime favorite du débonnaire d'Alembert, Monsieur : voici la mienne. *On n'est pas assez bon pour les bons, quand on est trop bon pour les méchants.* Aussi ne leur ferois-je point de quartier, si j'étois constitué leur juge. J'avoue cependant que je me sens de l'indulgence pour celui dont il s'agit ; sa gaucherie m'intéresse ; car malgré la sévérité de mes principes j'ai l'ame tout-à-fait accessible à la pitié. Voyez donc, Monsieur, combien l'animosité fourvoye ! il nous dit
 Milord

Milord Maréchal avoit pris beaucoup de part à la querelle trop affligeante, & trop connue (h) faite à *M. Hume* par *M. Rousseau*, à qui l'équitable *Milord* donnoit le tort qu'il avoit si évidemment & aux yeux même de ses partisans les plus zelés.

Il nous dit encore; il fallut enfin après la retraite de *Milord Maréchal*, que ce malheureux & célèbre *Ecrivain*, déjà proscrit en France & dans sa Patrie (i) échappât aussi par la fuite à ses nouveaux oppresseurs. Le Roi de Prusse; D'AILLEURS PEU ENTHOUSIASTE DE ROUSSEAU, mais indigné de la rage théologique de ses fougueux adversaires leur écrivit ce peu de mots. „ Vous ne méritez pas qu'on vous „ protège, à moins que vous ne mettiez autant de „ douceur évangélique dans votre conduite, qu'il „ y régne jusqu'à présent d'esprit de vertige, d'in- „ quiétude & de fédition.” C'étoit aux sollicitations de *Milord Maréchal* auprès du Roi de Prusse que le *Philosophe de Geneve* étoit redevable de cette réponse du Monarque à ses absurdes persécuteurs (k).

Depuis que *M. d'Alembert* s'efforce de faire des vers, il se familiarise avec les chevilles: assurément ce d'ailleurs peu enthousiaste de *Rousseau*, en est bien une. *Frederic* conquérant ne peut s'enthousiasmer que pour des héros: mais *Frederic* philosophe ne peut accorder sa protection, (aux sollicitations de qui

(h) *Trop connue*..... Oh! le précieux aveu!..... *M. M.* les Editeurs, ce n'est pas moi qui vous fais ce reproche..... au reste, il laisse tout à esperer de la conversion de *M. D'Alembert*, il n'est pas endurci dans son péché.

(i) Qu'il est doux d'appuyer sur cette double proscription!

(k) *Absurdes*, sans contredit. C'étoient des gens d'Eglise.

que ce soit) qu'à un homme qu'il honnore de son estime; & cette estime, fut-elle aussi froide que l'amitié de M. d'Alembert, prouve plus en faveur de *Rousseau*, que l'enthousiasme de toute l'Académie française, ne prouve en faveur de *Voltaire*. Au reste, Monsieur, tout autre que M. d'Alembert ne seroit jamais parvenu à me persuader, qu'il eut fallu solliciter un Prince aussi éclairé que le Roi de Prusse, pour qu'il s'indignât de ce qui devoit exciter l'indignation de l'homme le plus ordinaire. Mais l'oracle a prononcé: le doute seroit un crime (*).

Je pourrois, Monsieur, employer jusqu'à mon dernier jour, en parlant de M. d'Alembert, le ton que j'ai pris dans cette lettre; & dire comme *Fontenelle*: *je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le moindre ridicule à la plus petite vertu*. Toutefois, il est tems de le quitter, ce ton; il ne conviendrait pas à la dignité des fonctions auxquelles la plus respectable amitié m'appelle. Il faut déchirer le voile que l'envie & l'imposture suspendent, entre le public & la vérité; il faut écraser M. d'Alembert sous le poids des preuves de sa mauvaise foi; il faut montrer son caractère dans toute sa difformité; il faut effrayer les calomniateurs, que l'impunité que lui assureroit mon silence, enhardiroit à marcher sur ses traces; il faut apprendre aux méchans, que leur triomphe, toujours trop long, n'est pourtant jamais durable, & qu'il vient

(*) Comparez pourtant ce qu'a prononcé cet oracle avec la Lettre de Milord Maréchal à J. J. Rousseau du 29. Octobre 1762 transcrite ci-après au P. S.

un moment , ou le redoutable aspect de la vérité les replonge dans le néant ; enfin il faut produire au grand jour , le témoignage le plus honorable , le plus sincere , le plus imposant , le plus irréfragable que des hommes vertueux aient jamais rendu à la vertu. Je suis fure de les bien remplir ces sublimes fonctions : ce n'est pas à mon éloquence qu'elles sont confiées ; c'est à ma droiture.

Révoltée de toutes les faussetés que M. d'Alembert accumule dans son *Eloge* du Maréchal d'Ecosse , pressée par le besoin de les détruire , j'ai écrit au plus digne ami du Maréchal , & de J. J. Rousseau , pour lui demander des lumieres que ma position ne m'avoit pas permis d'acquérir par moi-même. Non , que j'aye eû le malheur de balancer un instant entre *Jean Jaques* , & son détracteur ; mais parce que l'ardeur de servir , toujours subordonnée à l'amour de la justice , bien différente enfin de celle de nuire , n'avance rien dont elle ne veuille administrer la preuve. Cet ami d'une espèce trop rare pour le bonheur de la société , est Monsieur *du Peyrou* , dont le nom seul fait pâlir les fauteurs de la calomnie , tant il annonce de candeur & de probité ! Il a daigné favoriser mon projet ; il m'a fait une réponse où la justesse de son esprit , la pureté de ses intentions , la beauté de son ame , se développent avec un égal avantage ; il a bien voulu m'envoyer des extraits de lettres tant du Lord *Keith* que de *Jean Jaques* , qui donnent le démenti le plus formel aux scandaleuses assertions de M. d'Alembert , & rectifient les idées que fait naître celle qui

est la moins téméraire. A l'abri de la réputation de M. du Peyrou, Monsieur, la fidélité de ces extraits est inattaquable : aucun de ceux qui le connoissent n'osera les suspecter. Je vais vous transcrire ces pièces intéressantes ; observez-en je vous prie, soigneusement les dates.

Réponse de M. du Peyrou

Neufchâtel 9 Mai 1779.

„ Depuis vendredi matin , moment de la reception
 „ de votre lettre du 3 de ce mois , je n'ai cessé ,
 „ Madame , de m'occuper des éclaircissémens que
 „ vous desirez de moi. Mon état de foiblesse qui
 „ ne me permet pas encore de quitter le lit , n'a
 „ pû ralentir mon zele. La nature des questions
 „ que vous m'adressez intéresse mon cœur , autant
 „ que le votre. Je vois que vous êtes indignée
 „ comme moi , de *l'imputation calomnieuse contre*
 „ *Jean Jaques Rousseau* dont M. d'Alembert a osé
 „ profaner l'Eloge prétendu , d'un homme digne
 „ en effet de tous les Eloges , mais au-dessus de
 „ ceux que M. d'Alembert peut lui donner. J'i-
 „ gnore si M. d'Alembert a dans son Eloge , étayé
 „ son accusation contre *Jean Jaques* de quelques
 „ témoignages plus probans que le sien , ou s'il
 „ s'est flatté que sa simple assertion auroit en Eu-
 „ rope le même poids qu'elle peut avoir dans quel-
 „ ques cercles de Paris ; je fais seulement que M.
 „ d'Alembert , avant de publier son Eloge , avoit dans
 „ des conversations de société cherché à accrédi-
 „ ter

„ son accusation contre *Rousséau* en s'étayant d'un
 „ secrétaire de Lord Maréchal. Or ce secrétaire
 „ ne peut - être que le sieur *Funod*, mort depuis
 „ quelques années. Sans doute que M. d'Alembert
 „ ne cite le témoignage *d'un mort, contre un mort*,
 „ qu'appuyé de preuves par écrit, ou incontestables.
 „ En attendant qu'il les produise, comme
 „ il y est appelé par l'honneur, s'il en a encore
 „ un germe, je vais, Madame, mettre sous vos
 „ yeux les éclaircissémens que vous me demandez :
 „ ceux du moins que je me suis mis en état de
 „ vous fournir aujourd'hui. J'ai compulsé une
 „ centaine de lettres toutes originales, écrites de
 „ la main de Lord Maréchal; dont les deux tiers
 „ adressées à *Jean Jaques* depuis Juillet 1762 à
 „ Octobre 1765, époque du départ de celui-ci
 „ pour passer en Angleterre. Les autres me sont
 „ adressées depuis Juin 1765 à Juin 1767. Vous
 „ ne recevrez cet ordinaire que les extraits de
 „ quelques unes des premières qui vous apprendront
 „ en quel tems & à quelle occasion la rente
 „ viagere de 600 £. fut constituée entre mes mains.
 „ *Au lieu de 50 livres sterling que Lord Maréchal*
 „ *avoit destinées à son fils chéri, celui-ci le supplia de*
 „ *borner ce bienfait à la somme ci-dessus de 600 £.*
 „ Les extraits de quelques unes de ces lettres vous
 „ feront sûrement regretter comme à moi, que des
 „ considérations d'honnêteté, ou de convenance,
 „ ne permettent pas la publication entière d'une collection
 „ si précieuse, si honorable à deux cœurs
 „ vertueux & sensibles, tels que ceux de Lord

„ Maréchal, & de Jean Jaques. Il n'y a pas une
 „ de ces lettres qui n'offre des traits intéressans de
 „ générosité , de délicatesse , de sensibilité , de
 „ bonté , de raison , & de vertu ; pas une qui ne
 „ caractérise par les expressions & par les choses ,
 „ cette tendre & paternelle affection de Lord Ma-
 „ réchal pour *son fils chéri*. Plusieurs contiennent
 „ des anecdotes historiques qui , la plus part , prou-
 „ vent combien étoient vifs & fondés , l'attache-
 „ ment , le respect , l'admiration de Lord Maréchal
 „ pour le souverain qui l'honnoit de sa bienveill-
 „ lance , & de son amitié. Je ne puis me refuser
 „ la satisfaction de vous transcrire ici le morceau
 „ suivant extrait d'une lettre de *Jean Jaques* , écri-
 „ te au noble Lord le 21 Août 1764 ; vous juge-
 „ rez du reste par ce léger échantillon. *Ce que*
 „ *vous m'apprenez de l'affranchissement des Payfans de*
 „ *Pomeranie , joint à tous les autres traits pareils que*
 „ *vous m'avez ci - devant rapportés , me montre par*
 „ *tout deux choses également belles ; savoir dans l'objet ,*
 „ *le Génie de FRÉDERIC , & dans le choix , le cœur*
 „ *de GEORGE. On feroit une histoire digne d'im-*
 „ *mortaliser le Roi , sans autres mémoires que vos lettres.*”

„ Parmi ces anecdotes historiques , M. d'Alembert
 „ ne se doute pas peut-être , qu'il est quelque fois
 „ question de lui ; & qu'avec une façon de penser aussi
 „ aisée que la sienne , on pourroit le chagriner un peu ,
 „ en rendant le Public confidant de quelques discours
 „ échappés à la liberté philosophique dont il jouissoit
 „ à Potsdam. Mais l'impunité du méchant n'a qu'un
 „ tems , & l'exacte probité est compagne de la jus-

„ tice. Tant que les détracteurs de *Jean Jaques*
 „ ne s'affichent que comme de vils calomniateurs
 „ auprès des gens sensés, on ne leur doit que le
 „ mépris. Qu'ils produisent les preuves de leurs
 „ odieuses imputations, on leur en promet d'avan-
 „ ce une réfutation victorieuse d'un côté, flétris-
 „ sante de l'autre.....

.....

„ Non, Madame, *Jean Jaques* n'a pu donner
 „ d'autres chagrins à Lord Maréchal que sa que-
 „ relle avec *M. Hume* ; & si à cette époque la cor-
 „ respondance du Lord s'est ralentie, elle n'a jamais
 „ cessé totalement. Je fais de *Jean Jaques* lui-même
 „ qu'il recevoit quelques fois des nouvelles de ce
 „ respectable ami : je fais de Lord Maréchal qu'en
 „ ralentissant sa correspondance par des raisons plei-
 „ nes de sagesse, & fondées sur son âge, il desiroit
 „ & demandoit des nouvelles de son *Jean Jaques*.
 „ J'ai vu celui-ci à mon passage à Paris en Mai
 „ 1775, m'exprimer avec plénitude de cœur ses
 „ sentimens de tendresse & de vénération, pour
 „ l'homme qu'il aimoit & respectoit au dessus de tous
 „ les hommes. Je l'ai vu s'attendrir au récit que je
 „ lui faisois des preuves multipliées que j'avois
 „ eues à Valence en Espagne, du souvenir plein
 „ de respect & de tendresse que l'on y conservoit
 „ pour la personne, & les vertus de cet homme
 „ vraiment fait pour inspirer ces sentimens.

„ Malheureusement notre ami avant sa retraite
 „ à Ermenonville a brulé la majeure partie des pa-

„ piers qui lui restoient : il n'a pas dépendu de lui
 „ que ce qui étoit entre mes mains , n'ait subi le même
 „ sort : tant il attachoit peu d'importance aux titres les
 „ plus précieux qu'il eut à opposer à la rage de ses ca-
 „ lomniateurs. Ses écrits subsisteront : c'est son cœur
 „ qui les a dictés : la postérité le jugera d'après ces
 „ écrits ; & ces lâches ennemis qui assouvissent sur
 „ un cadavre une fureur trop longtems contrainte ,
 „ seront trop heureux d'échapper par l'oubli , à
 „ l'exécration qui les attend.

„ Je me suis peut-être trop abandonné aux mou-
 „ vemens de mon cœur. Je n'en désavoue pour-
 „ tant aucun ; & vous pouvez, Madame, faire de cet-
 „ te lettre, & des morceaux, qui l'accompagnent, &
 „ la suivront, l'usage que vous jugerez à propos d'en
 „ faire. Vous pouvez me nommer sans scrupule ; vous
 „ pouvez même assurer que, je suis prêt à communiquer
 „ à qui le voudra, les pieces originales, ou leurs co-
 „ pies authentiques ; & défier les accusateurs de Jean
 „ Jaques, d'en produire d'équivalentes (1).

*Extrait d'une lettre de Lord Maréchal d'Ecosse
 à M. J. J. Rousseau.*

Edimbourg 6 Mars 1764.

„ J'ai acheté pour la somme de trente mille Gui-
 „ nées une de mes terres. J'ai eu le plaisir de voir

(1) Si vous désapprouviez, Monsieur, l'emploi des lettres Itali-
 ques qui se trouvent soit dans cette Lettre, soit dans les extraits,
 ce seroit à moi qu'il faudroit vous en prendre ; M. Du Peyrou n'en
 ayant indiqué aucun.

„ le bon cœur de mes compatriotes ; personne ne
 „ s'est présenté à l'encan pour acheter ; & la falle ,
 „ & la rue rétentissoient de battemens de mains
 „ quand la terre me fut adjugée. Ceci cependant
 „ me jette dans des affaires que je n'entends pas ,
 „ & que je déteste. L'unique profit qui me revient
 „ est de pouvoir , par le profit que je pourrois re-
 „ tirer de mon achat , faire quelque bien à des gens
 „ que j'estime & que j'aime. *Mon bon & respecta-*
 „ *ble ami , vous pourriez me faire un grand plaisir*
 „ *en me permettant de donner soit à présent , ou par*
 „ *testament cent Louis à M^{lle}. le Vasseur , cela lui*
 „ *feroit une petite rente viagere pour l'aider à*
 „ *vivre. Je n'ai pas de parens proches ; personne*
 „ *plus de ma famille , je ne puis emporter dans*
 „ *l'autre monde , mon argent ; mes enfans Emetul-*
 „ *la , Ibrahim , Stepan , Motcho sont déjà pourvus*
 „ *suffisamment. J'ai encore un fils chéri , c'est mon*
 „ *bon sauvage ; s'il étoit un peu traitable , il rendroit*
 „ *un grand service à son ami & serviteur.*

Réponse de J. J. Rousseau du 31 Mars 1764.

„ Sur l'acquisition, Milord, que vous avez faite
 „ & sur l'avis que vous m'en avez donné, la meil-
 „ leure réponse que j'aye à vous faire, est de vous
 „ transcrire ici, ce que j'écris sur ce sujet, à la
 „ personne que je prie de donner cours à cette
 „ lettre, en lui parlant des acclamations de vos
 „ compatriotes.

„ *Tous les plaisirs ont beau être pour les méchans ;*
 „ *en voila pourtant un que je leur deffie de gouter.*
 „ *Milord n'a rien de plus pressé que de me donner*
 „ *avis du changement de sa fortune ; vous devinez*
 „ *aisément pourquoi. Félicitez - moi de tous mes mal-*
 „ *heurs , Madame , ils m'ont donné pour ami Milord*
 „ *Maréchal.*

„ Sur vos offres qui regardent M^{lle}. Le Vasseur ,
 „ & moi , je commencerai , Milord , par vous dire
 „ que , loin de mettre de l'amour propre à me re-
 „ fuser à vos dons , j'en mettrois un très noble à
 „ les recevoir. Ainsi là dessus point de disputes ;
 „ les preuves que vous vous interessez à moi , de
 „ quelque nature qu'elles puissent être sont plus
 „ propres à m'énorgueillir qu'à m'humilier ; & je
 „ ne m'y refuserai jamais , soit dit une fois pour
 „ toutes.

„ Mais j'ai du pain quant à présent , & au moyen
 „ des arrangemens que je médite , j'en aurai pour
 „ le reste de mes jours ; que me serviroit le sur-
 „ plus ? Rien ne me manque de ce que je désire ,
 „ & qu'on peut avoir avec de l'argent. Milord il
 „ faut préférer ceux qui ont besoin , à ceux qui
 „ n'ont pas besoin ; & je suis dans ce dernier cas.
 „ D'ailleurs je n'aime point qu'on me parle de tes-
 „ tament. Je ne voudrois pas être , moi le sachant ,
 „ dans celui d'un indiférent ; jugez si je voudrois
 „ me savoir dans le vôtre ?

„ Vous savez , Milord , que M^{lle}. Le Vasseur a
 „ une petite pension de mon Libraire , avec laquel-

„ le elle peut vivre quand elle ne m'aura plus.
 „ Cependant, j'avoue que le bien que vous voulez
 „ lui faire m'est plus précieux que s'il me regardoit
 „ directement; & je suis extrêmement touché de
 „ ce moyen trouvé par votre cœur de contenter la
 „ bienveillance dont vous m'honorez. Mais s'il
 „ se pouvoit que vous lui appliquassiez plutôt la
 „ rente de la somme que la somme même, cela
 „ m'éviteroit l'embarras de la placer, forte d'affaire
 „ où je n'entends rien.”

Dans une lettre adressée à M. Rousseau, datée de Keith hall le 13 Avril 1764. Milord après avoir rendu compte de son plan de vie, & d'arrangemens lorsqu'il fera de retour à Berlin, ajoute „ je n'au-
 „ rai que deux choses à regretter, le soleil de la
 „ *Bendita Valencia*, & mon fils le sauvage: dans
 „ ma dernière je lui fais une proposition très rai-
 „ sonnable, je ne fais ce qu'il me répondra, rien
 „ qui vaille, j'ai peur. Bonjour je vous embrasse
 „ de la plus tendre amitié.

*Lord Maréchal en réponse à la lettre de M.
 Rousseau du 31 Mars.*

Londres 6. Juin 1764.

„ Je ne puis vous exprimer le plaisir *que votre*
 „ *indulgence en ma faveur m'a donné, j'en sens vive-*
 „ *ment la valeur.* Je n'ai le tems que de vous affu-
 „ rer combien je suis votre serviteur & fidele ami.
 „ Je suis comme dans une tempête sur mer, les
 „ cours à faire, les visites, les diners &c. Je me

„ fauve, on fait mon coffre, je pars de main pour
 „ Braunschwich , & puis pour Berlin d'où je vous
 „ écrirai avec plus de loisir ; en attendant je vous
 „ embrasse de tout mon cœur.

*Extraits de Lettres de Lord Maréchal à M.
 J. J. Rousseau.*

Potsdam le 8 Février 1765.

Après avoir discuté sur la cherté des vivres en Angleterre où il étoit déjà question pour Rousseau de se retirer, il ajoute. „ Mon bon ami, si vous „ n'étiez plus sauvage que les sauvages du Canada „ il y auroit remède. Parmi eux si j'avois tué plus „ de gibier que je ne pourrois en manger, ni em- „ porter, je dirois au premier passant, tiens voila „ du gibier ; il l'emporteroit ; *mais Jean Jacques le „ laisseroit* : ainsi j'ai raison de dire qu'il est trop „ sauvage &c.

Potsdam le 22 Mai 1765.

„ Ce qui me fâche est la crainte que l'impression „ de vos ouvrages à Neuchâtel ne se faisant pas, „ il ne vous manque un secours nécessaire ; car item „ il faut manger, & on ne vit plus de gland dans „ notre siècle de fer. Vous pourriez me rendre „ bien plus à l'aïse que je ne le suis, & il me sem- „ ble que vous le devriez. Vous m'appellez votre „ pere, vous êtes homme vrai ; ne puis-je exiger „ par l'autorité que ce titre me donne, *que vous „ permettiez que je donne à mon fils cinquante Livres*

„ *Sterling de rente viagere?* Emet ulla est riche,
 „ Ibrahim a une petite rente assurée, Stepan de mê-
 „ me, Motcho aussi. Si mon fils chéri avoit quel-
 „ que chose assurée pour la vie, je n'aurois plus
 „ rien à désirer dans ce monde, ni aucune inquié-
 „ tude à le quitter; il ne tient qu'à vous d'ajouter
 „ infiniment à mon bonheur. Seriez-vous à l'aïse
 „ si vous étiez en doute que j'eusse du pain dans
 „ mes vieux jours? Mettez-vous à ma place; fai-
 „ tes aux autres, comme vous voudriez qu'on vous
 „ fit. Ne croyez-vous pas que la liaison d'amitié
 „ est plus forte que celle d'une parenté éloignée,
 „ & souvent chimérique? moi je le sens bien.

„ Je n'ai plus personne de ma famille, une terre
 „ que j'ai de près de 30000 £. de rente, avec une
 „ bonne maison, toute meublée, va à un parent
 „ fort éloigné qui a déjà à lui une terre de près de
 „ 40000 £. de rente. J'ai encore une petite terre
 „ à moi, & de l'argent comptant considérablement.
 „ *Je voudrois sur ma terre vous assurer cinquante Li-*
 „ *vres Sterlings*, rien n'est sur que sur les terres.
 „ Soyez bon, indulgent, généreux, rendez votre
 „ ami heureux. Adieu.

Je croirois, Monsieur, faire injure à votre intel-
 ligence si j'entreprendois le rapprochement de ces
 extraits, & des passages de l'Eloge qu'ils démentent.
 Il suffit de vous mettre à portée de juger par vous
 même, quel est le degré de confiance qui est dû
 à M. d'Alembert sur l'article de la *rente*. En merite-
 t-il davantage sur celui des injures? C'est sur quoi
 les Extraits suivans vont vous décider.

*Extraits de Lettres adressées à M. du Peyrou
par Milord Maréchal.*

Potsdam fin de Juillet 1766.

„ Notre ami *Jean Jaques* est résolu de se retirer
 „ encore plus du commerce des hommes ; il se
 „ plaint de *David Hume*, & *David* de lui. J'ai peur
 „ que *l'un & l'autre n'ait quelque tort* ; *David* d'avoir
 „ écouté avec trop de complaisance les ennemis de
 „ notre ami, & lui peut-être a pris cette indolence
 „ de *David* à ne pas prendre assez vivement son parti,
 „ comme une association contre lui avec ses enne-
 „ mis. J'en suis affligé, car *David* est si bon hom-
 „ me, & notre ami a tant d'ennemis déjà, que bien
 „ des gens seront portés à lui donner tort. Mais com-
 „ me il est dans la plus grande retraite, & qu'il se
 „ borne à une correspondance de deux ou trois
 „ personnes, le mieux est de ne plus parler de cette
 „ nouvelle tracasserie, &c.

Du 19 Septembre 1766.

„ La malheureuse querelle de notre ami, contre
 „ M. *Hume* me donne tous les jours plus de peine ;
 „ tout le monde en parle : je ne puis justifier son
 „ procédé, tout ce que je puis faire est de justi-
 „ fier son cœur, & le séparer d'une erreur de son
 „ jugement, qui a mal interprété les intentions
 „ de *David*. J'ai vû une lettre de *d'Alembert* là
 „ dessus, qui se plaint aussi, il dit qu'il avoit parlé
 „ très favorablement de M. *Rousséau* ici à la table
 „ du Roi, ce qui est vrai : mais je n'assurerois pas

„ *qu'il n'avoit pas changé d'avis, même avant cette*
 „ *derniere affaire &c.*

Du 28 Novembre 1766.

„ J'ai une lettre de M. Rousseau , *des plaintes*
 „ *contre moi, avec bien de la douceur*, d'avoir mal
 „ interprété son refus de la pension. L'autre, est
 „ sur ce que je vous ai écrit : comme j'écris de
 „ mémoire , & que la mienne me manque beau-
 „ coup, je ne fais pas du tout ce que je vous ai
 „ dit, dans cette lettre dont il est question ; bien
 „ fais - je que je ne vous ai écrit que dans l'inten-
 „ tion , & dans l'espérance que vous pourriez lui
 „ oter ses soupçons contre M. Hume, qui, je vo-
 „ yois, seroient trouvés injustes de tout le monde ;
 „ j'avois tâché de les lui oter longtems avant que
 „ la querelle n'éclatât ; & vous pouvez vous même
 „ juger si ce que je disois étoit d'un ami ou ennemi.
 „ *Je le regarde toujours comme un homme vertueux,*
 „ mais aigri par ses malheurs, emporté par sa pas-
 „ sion, & qui n'écoute pas assez ses amis. Je ne
 „ puis lui donner raison, jusqu'à - ce qu'il me pa-
 „ roisse l'avoir. Si dans la suite il fait voir des
 „ preuves que *Hume* est un noir scélérat, certai-
 „ nement je ne lui donnerai pas raison, mais jus-
 „ qu'à cette heure je ne vois pas apparence de
 „ preuves *solides*.

„ Il est bien affligeant pour moi surtout, qui aime
 „ la tranquillité , & point les tracasseries , d'être
 „ quasi forcé d'entrer dans une querelle entre deux
 „ amis que *j'estime*. Je crois que je prendrai le

„ parti nécessaire à mon repos, de ne plus parler,
 „ ni écouter rien, sur cette malheureuse affaire.
 „ Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

„ Comme je ne me souviens pas de ce que je
 „ vous ai écrit, que je n'ai pas copie de mes lettres,
 „ examinez-les ; M. Rousseau ne me dit ni vos
 „ paroles ni celles de ma lettre à vous, que pour
 „ bien juger je devois savoir. Voici comme il finit :
 „ *Mais si je n'ai pas eu le tort que vous m'imputez,*
 „ *souvenez-vous de grace, que le seul ami sur lequel*
 „ *je compte après vous, me regarde sur la foi de votre*
 „ *lettre, comme un extravagant au moins.*

„ Je vous envoie copie de ce que je lui écris
 „ par ce Courier. Bon soir.

Lord Maréchal à M. Rousseau.

Après avoir discuté quelques articles relatif à des écrits précédens le Lord ajoute.

„ Je suis vieux, infirme, trop peu de mémoire,
 „ je ne fais plus ce que j'ai écrit à M. du Peyrou,
 „ mais je fais très-positivement que je desirois vous
 „ servir en assoupissant une querelle sur des soup-
 „ çons qui me paroissent mal fondés, & non pas
 „ vous oter un ami. Peut-être ai-je fait quelques
 „ sottises ; pour les éviter à l'avenir, ne trouvez
 „ pas mauvais que j'abrège la correspondance, com-
 „ me j'ai déjà fait avec tout le monde, même avec
 „ mes plus proches parens, & amis, pour finir mes
 „ jours dans la tranquillité. Bon soir.

„ Je dis *abrégé* car je desirerai toujours savoir
 „ de tems en tems des nouvelles de votre santé &
 „ qu'elle soit bonne. Eh

Eh bien ! Monsieur, le ton de Milord en parlant de *Jean Jaques* & à *Jean Jaques*, est-il celui que prend un bienfaiteur, vis-à-vis d'un ingrat à qui il a des injures à pardonner ? Estime-t-on un ingrat ? Le regarde-t-on comme un homme vertueux ? S'y intéresse-t-on assez pour *desirer toujours de savoir de tems en tems de ses nouvelles* ? Ou plutôt n'y a-t-il pas une noirceur abominable dans les louanges que M. d'Alembert donne au libéral Ecossois, quand il s'agit du désintéressé Genevois, sur *l'indulgence qui ne lui permet jamais la médifance, ni même la plainte* ? Hélas ! ce fut le protecteur qui en eut besoin d'indulgence ; & le protégé s'acquitta envers lui, en lui *pardonnant*, en faveur de la justice qu'il n'avoit cessé de rendre à son cœur, l'injustice qu'il lui faisoit, en accusant son *jugement d'erreur* & son esprit de prévention. Oui, Monsieur, je l'avouerai sans détour (m) (les amis de *Jean Jaques* ne combattront jamais une vérité quelque affligeante qu'elle puisse être) la gravité des torts de M. *Hume* lui en sauva la punition ; le digne Lord le crut innocent : aveuglé par la longue habitude de l'estimer, il n'aperçut point que les circonstances ne permettoient pas que les torts fussent du côté de *Jean Jaques* (n). Si

(m) J'ai plus fait, j'en ai fourni la preuve, en produisant les trois derniers extraits.

(n) C'est ce qu'il rend palpable dans une lettre datée de Vooton le 2 Aoust 1766, dont j'ai vu l'original. Voici ce qu'il y dit. „ Je „ me bornerai à vous présenter une seule réflexion. Il s'agit de „ deux hommes, dont l'un a été amené par l'autre en Angleterre „ presque malgré lui. L'Etranger ignorant la langue du pays, „ ne pouvant, ni parler, ni entendre, seul, sans amis, sans appui,

George Keith avoit eu autant de sagacité que de bonté & de franchise, la seule publication de *l'Exposé succint* lui auroit décillé les yeux. . . . Mais on doit l'excuser sur la foiblesse attachée à son grand âge ; sur l'intérêt personnel, qui le portoit à éloigner la cruelle idée d'avoir consommé le malheur de son *fils chéri*, en le liant avec son compatriote ; enfin sur ce qu'il en devoit moins couter à son cœur, de plaindre l'erreur du sensible *Rousseau* que de détester la perfidie de l'adroit *Hume*. D'ailleurs si Milord n'a pas eu assez de lumieres, & d'énergie, pour sacrifier *David* à *Jean Jacques*, il n'a pas eu non plus assez d'aveuglement, & de

„ sans connoissances , sans savoir même à qui confier une lettre en
 „ sureté , livré sans réserve à l'autre & aux siens , malade , retiré ,
 „ ne voyant personne , écrivant peu , est allé s'enfermer dans le
 „ fond d'une retraite , où il herborise pour toute occupation. Le
 „ Breton , homme actif , liant , intrigant , au milieu de son pays ,
 „ de ses amis , de ses parens , de ses patrons , de ses patriotes , en
 „ grand crédit à la Cour , à la Ville , répandu dans le plus grand mon-
 „ de , à la tête des gens de lettres , disposant des papiers publics ,
 „ en grande relation chez l'étranger , surtout avec les plus mortels
 „ ennemis du premier. Dans cette position , il se trouve que l'un des
 „ deux a tendu des pièges à l'autre. Le Breton crie que c'est cette
 „ vile canaille , ce scélérat d'étranger qui lui en tend. L'étranger ,
 „ seul , malade , abandonné , gémit & ne répond rien. Là dessus , le
 „ voilà jugé , & il demeure clair qu'il s'est laissé mener dans le pays
 „ de l'autre , qu'il s'est mis à sa merci , tout exprès pour lui faire pié-
 „ ce , & pour conspirer contre lui. Que pensez - vous de ce juge-
 „ ment ? Si j'avois été capable de former un projet aussi monstrueu-
 „ sement extravagant , où est l'homme ayant quelque sens , quelque
 „ humanité qui ne devrait pas dire , vous faites tort à ce pauvre
 „ misérable , il est trop fou pour pouvoir être un scélérat. Plaignez-
 „ le , faignez - le , mais ne l'injuriez pas.

moleſſe pour ſacrifier *Jean Jaques* à *David*; comme on pourroit le croire d'après les infidieufes aſſertions de *M. d'Alembert*: c'eſt ce dont les extraits rapportés n'ont pu manquer, Monſieur, de vous convaincre. Ils conſtatent tout ce que j'avois le plus à cœur d'établir; c'eſt-à-dire, que *Jean Jaques* n'a jamais mérité de reproches de la part de Milord; & que Milord, en ne lui en adreſſant point, en ne ſe plaignant point de lui, n'a jamais crû lui faire grace. Mais s'il vous falloit une preuve de plus, des tendres égards, de l'eſtime reſpectueuſe, de l'affectueuſe reconnoiſſance que *Jean Jaques* a toujours conſervés pour l'homme vertueux qu'il appelloit ſon pere, j'oſerai le dire, Monſieur, vous la trouveriez dans la vénération dont nous ſommes pénétrée *M. du Peyrou*, & moi pour la mémoire de *George Keith*; nous qui avons nourri pour *Jean Jaques*, un attachement unique, comme ſon objet; un attachement que ſa mort n'a pû affoiblir, & qui prolongera nos regrets juſqu'au moment de la nôtre.

Le 20 Mai 1779.

*P. S. Lettre de Milord Maréchal à J. J.
Rouſſeau du 29 Octobre 1762.*

„ Je vous envoie, Monſieur, une lettre dont
„ j'attends une reponſe, & je me flatte qu'elle ſera
„ favorable aux deſirs du Roi & de votre ſerviteur.

„ Le Roi m'écrit, *voſtre lettre Mon cher Mylord*
„ *au ſujet de Rouſſeau m'a fait beaucoup de plaſiſir,*
„ *je vois que nous penſons de même.*

„ Puis il m'ordonne de vous envoyer de sa part
 „ du bled, du vin, & du bois; en ajoutant, *je*
 „ *crois qu'en lui donnant les choses en nature, il*
 „ *les acceptera plutôt qu'en argent (*)*, je laisse à
 „ vous à décider si cette façon d'agir à votre égard
 „ ne mérite pas quelque complaisance de votre
 „ part, & si en conscience vous pouvez refuser
 „ à un homme qui seroit très aise, si ses affaires
 „ le permettoient, de faire le quatrième avec Da-
 „ vid, Jean Jaques, & votre serviteur.

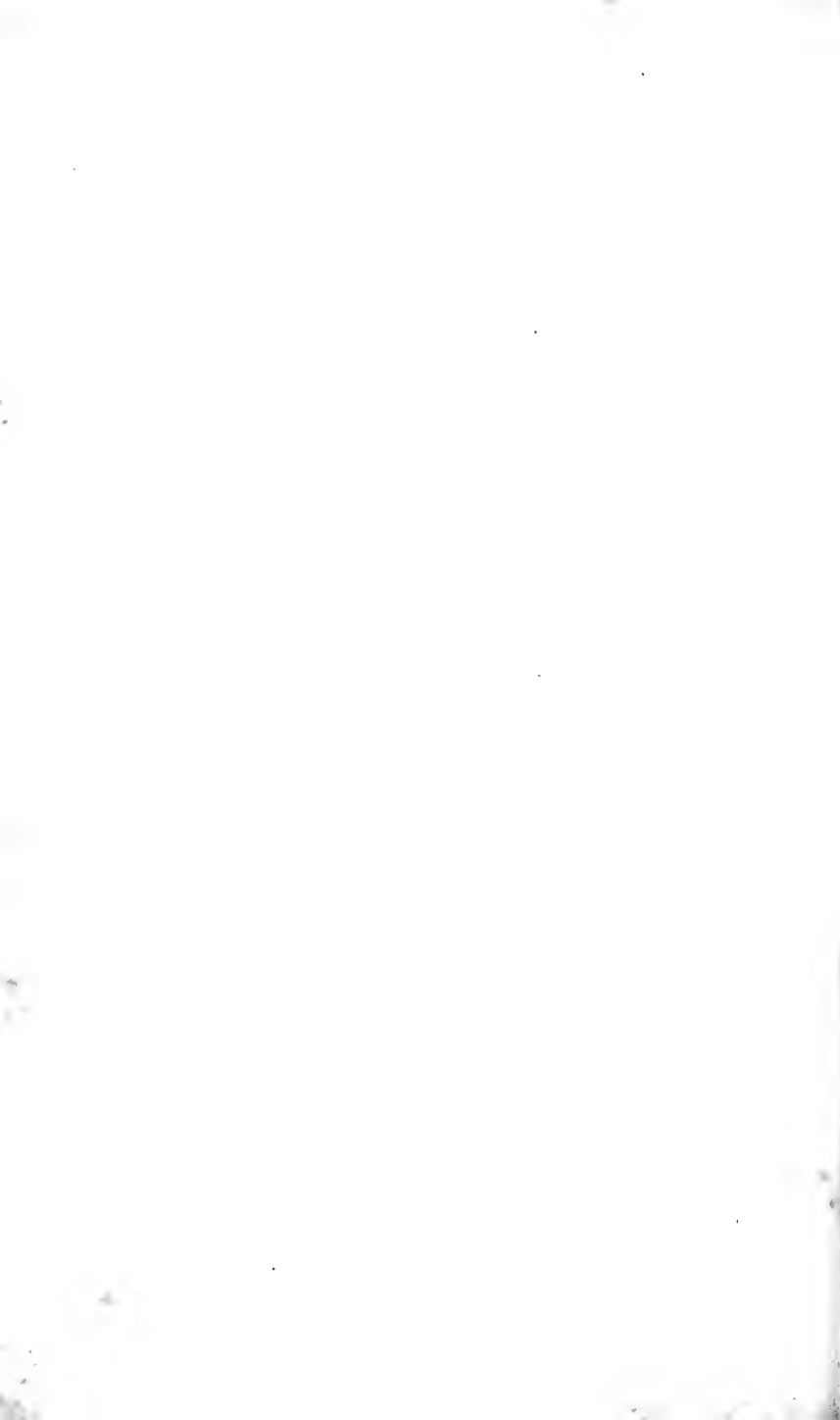
(*) Si l'objet d'un don si noblement présenté, s'y est refusé avec autant de respect que de gratitude, c'est qu'il se croyoit alors des ressources personnelles contre le besoin, & que dans ses principes, le besoin réel & absolu peut seul légitimer l'acceptation des Bienfaits, même offerts par les mains de son souverain.



LETTRE

À MONSIEUR FRÉRON

PAR MADAME DE LA MOTTE.



LETTRE

À MONSIEUR FRÉRON

PAR MADAME DE LA MOTTE. (*)



MONSIEUR,

J'AI longtems hésité à vous rendre compte du scandale que m'a causé la lecture de la seconde feuille de *l'Année Littéraire*: mais enfin, persuadée que, quand on dit la vérité avec autant de courage que vous, on doit l'aimer assez, pour l'entendre sans dédain, quel qu'en soit l'organe, je me détermine à vous ouvrir mon cœur. Lorsqu'on a choisi un état qui rend dispensateur de la gloire, il ne suffit pas, Monsieur, de posséder au suprême degré le talent de l'analyse, d'être littérateur instruit, écrivain éloquent, observateur exact, critique éclairé, points sur lesquels vous êtes à l'abri de tout reproche, il faut encore être juge équitable. Or vous avez doublement manqué à ce devoir; 1^o. en anathématisant sans distinction, les deux fameuses *Notes* qui se trouvent pages 121, & 267 de l'*Essai*

(*) On ne voit point que l'Auteur de *l'Année Littéraire*, ait jusqu'à ce moment fait aucun emploi de cette lettre, qui semble pourtant digne d'un meilleur accueil. (*Note du Recenseur.*)

sur la vie de Sénèque ; 2^o. en privant M. Négeon, qu'on assure qui en est l'auteur, de la part qui lui est due, dans la condamnation, que vous avez prononcée contre M. Diderot. Car ne vous y trompez pas, Monsieur, il n'y a point d'Encyclopédiste, qui ne se croie rehaussé d'un cran, à chaque effort que vous faites pour combattre les maximes favorites de sa secte : à plus forte raison, quand c'est lui personnellement que vous provoquez au combat. En effet, toutes les fois que vous vous y présentez, ne leur préparez-vous pas une victoire ? Vos gothiques principes peuvent-ils se soutenir auprès de ceux de ces nouveaux illuminés ? Et votre inaction ne les rendroit-elle pas suspects de ne pas vous être aussi opposés qu'ils le doivent ? Quoiqu'il en soit, Monsieur, venons aux *Notes*. Je vous abandonne la première : elle a occasionné un soulèvement si général qu'il faut bien que mon indulgence renonce à la défendre. L'animadversion publique tombe également sur le maître connu, qui a permis qu'elle fut inférée dans son ouvrage, & sur l'obscur adepte, qui l'a faite. Eh ! Le moyen, dit-on d'une part, qu'un homme, qui au bout du compte n'étoit pas un sot, & qui avoit l'air de croire en Dieu, ne leur parût pas un hypocrite ! D'une autre, on prétend que ce n'est pas de bonne foi, qu'ils l'accusent d'hypocrisie : qu'ils auroient tâché de lui arracher son masque quand ils croyoient qu'il le portoit. De toutes, enfin, on s'accorde à dire que l'existence des *Mémoires*, crime capital de J. J. Rousseau, ayant été généralement sçue, plus de dix ans avant sa

mort, (*) il est aussi bas, qu'atroce de l'avoir attendue pour le diffamer : que le prudent silence que ses détracteurs ont gardé, tant qu'il a pu leur répondre, prouve qu'ils se sentoient accablés du poids de sa supériorité ; & qu'ils lui portoient la haine sourde & le respect forcé, que le vice a toujours pour la vertu : qu'il faut que M. *Diderot*, qui a intimement (*) vécu avec *Jean Jacques*, soit non seulement bourrelé, mais aveuglé par ses remords, pour n'avoir pas senti que, s'il l'a ménagé dans ses *Mémoires*, (ce qu'on ne manquera pas de croire, de quelque façon qu'il y soit traité) il rend ces ménagemens inutiles, & s'accuse lui-même, par les lâches précautions qu'il prend contre la publicité de cet ouvrage ; puisqu'il est clair qu'il ne craint tant d'y trouver son portrait, que parce qu'il est sûr d'avoir fourni des traits odieux à son peintre. Voilà ce que pensent les gens qui s'y entendent. Pour moi qui ne suis qu'une bonne femme, tout ce que je conclus de cette *Note*, c'est que ces Messieurs ne croient pas aux Revenans. Mais vous, Monsieur, que je veux continuer d'estimer, quoique vous ayez négligé de tirer une ligne de démarca-

(*) M. *Hume* en parle dans *l'Exposé succinct* qu'il donna en 1766, de sa contestation avec J. J. *Rousseau*.

(*) Ceci exige un petit commentaire pour l'édification des lecteurs peu au fait de ces liaisons intimes. Elles ont en effet existé, mais elles se sont brusquement converties, d'une part, en éloignement, dès que *Jean Jacques* a appris à connoître ces prétendus amis ; d'une autre part, en haine, d'abord sourde, aujourd'hui très déclarée, dès que ces Messieurs se sont vus pénétrés, & en ont pressenti la conséquence. (*Note du Rédacteur*)

tion, entre ces deux *Notes*, si différentes par l'objet qu'elles traitent, par le but auquel elles tendent, & même par le style qui les caractérise, comment le cri de votre conscience, ne vous a-t-il pas averti de l'énorme injustice que vous commettiez, en ne faisant aucune mention de M. l'*Editeur Négeon*? Oh! Depuis le *factum* de M. Hume, j'ai les *éditeurs* en grande recommandation; & surtout M. l'*Editeur Négeon*. Vous me direz, sans doute, que cette façon de parler est impropre, inusitée..... Tant pis, Monsieur, tant pis! Que seroit ce nom sans l'épithète qui le précède? De quel autre l'avez-vous vû décoré? Savez-vous bien que c'est un homme précieux, qu'un *Editeur* capable d'enrichir un ouvrage de *Notes* qui le font oublier? Or je n'entends citer *l'essai sur la vie de Sénèque*, que pour indiquer où se trouvent les *Notes* dont il s'agit. Je ne fais si l'enthousiasme m'égare, mais je voudrois que le titre d'*Editeur* fut spécialement, exclusivement annexé au nom de *Négeon*; que l'on dit l'*Editeur Négeon*, comme on dit..... Le Chancelier d'Aguesseau, par exemple. J'avoue que ces deux noms ne présentent pas des idées absolument analogues. Mais qu'importe? N'y a-t-il pas différens genres de célébrité? On ne parlera peut-être pas moins longtems, de *Cartouche*, que de *Turenne*.

Je me suis précédemment montrée à vous Monsieur, parée de la qualité d'amie de J. J. *Roussseau*; & je ne ferai jamais rien qui y déroge. En dépit du tort que M. l'*Editeur Négeon*, & M. *Helvétius* lui font dans mon esprit, je le sens, mon cœur lui

fera toujours fidele ; car ce font fes vertus qui l'attachent, & ces Messieurs n'attaquent que fes talens. Mais aussi avec quel avantage ! En vérité, en lisant la lumineuse *Note* de la page 267 on rougit pour les partisans de *Jean Jaques*, du travers qu'ils se donnent, en prétendant pour lui à une forte de réputation, à laquelle peut avoir droit un homme, né dès le dix huitieme siècle, qui n'a pas deviné les grandes vérités de la morale, & s'est contenté de les exposer avec tant de clarté, de dignité, & de graces, qu'il les a rendues sensibles, respectables & cheres, aux gens de l'intelligence la moins exercée : qui n'a pas découvert que deux & deux font quatre ; & qui s'en est tenu à soumettre sa conduite, à un calcul aussi exact que celui là : qui n'a pas dit le premier que les femmes feroient fort bien, tant pour eux, que pour elles-mêmes, de nourrir leurs enfans ; & qui l'a seulement répété de façon à vaincre la vanité & la moleste, qui engageoient à livrer ces infortunés à des soins mercenaires, toutes les meres en état de les payer.

Un pitoyable dialecticien, qui n'a jamais sù marcher de conséquence, en conséquence ; dont les principes sont *faux & communs* ; & qui perd son tems à vouloir coudre ensemble des idées incohérentes, dont le choc perpétuel, ne produit que des *contradictions*.

Un écrivain stérile qui n'a rien à lui, que l'arrangement assez heureux des mots qu'il emploie : qui va sans cesse, & sans pudeur, moissonnant dans le champ d'autrui ; car sans parler de ses autres ouvra-

ges, il est évident qu'il a volé à *Séneque*, à *Plutarque*, à *Montagne*, à *Locke*, à *Sidney* &c. &c. &c. tout ce qu'il y a de profondément pensé dans son *Contrat Social*. Tandis qu'un homme qui auroit assez d'âge, d'étude, & de mémoire, pour posséder tous les auteurs qui ont écrit depuis l'origine du monde, (*) ne trouveroit dans tout ce que nous a donné le divinisé *Voltaire*, (à qui pourtant on a osé comparer *Rousseau*) pas un plan, pas une idée, pas une opinion, pas une pensée, pas une observation, pas un raisonnement, pas une comparaison, pas une erreur, pas une fiction, qu'aucun d'eux pût revendiquer: le Génie de l'invention lui ayant été soumis jusqu'au point de lui dicter l'histoire.

Un Sophiste dangereux, qui n'a fait servir son artificieuse éloquence, qu'à en imposer à un sexe dont la sensibilité ouvre l'ame à toutes sortes de *séductions*. Prêtez, Monsieur, une oreille attentive, & un esprit docile, à l'importante vérité que je vais vous révéler. Toute la reconnoissance que les femmes portent à *Jean Jacques*, (car quel homme seroit assez dupe pour imaginer lui en devoir?) n'a aucun fondement réel: la révolution qui paroît s'être faite depuis 1762 dans nos mœurs & dans nos usages, relativement à la première enfance, n'est qu'une pure illusion: on croit bonnement que, quand leurs

(*) Grace pour cette expression, Monsieur; je ne m'en fers que comme M. Diderot dit *Plût à Dieu!* Je fais bien qu'il ne faut pas croire que le monde ait commencé. A propos de cela, n'admirez-vous pas avec quelle condescendance, les initiés se prêtent à dater comme le vulgaire?

forces répondent à leurs desirs, des femmes de toutes conditions allaitent leurs enfans; que la tendresse maternelle veille sans relâche à leur sûreté, rejetant les liens qui comprimoient leurs membres délicats, gênent leur liberté, déjà si bornée par leur foiblesse; substituoient les convulsions de la douleur, au sourire caressant que la nature cherche à placer sur leurs lèvres innocentes; ces enfans en sont plus aimables, plus sains, plus robustes, & plus heureux..... Prestiges que tout cela. Tout va, à cet égard, comme tout alloit avant la publication d'*Emile*. Voila, Monsieur, ce dont je ne me doutois pas, avant d'avoir lû la flamboyante *Note* qui a dissipé les fausses lueurs, dont la fantastique éloquence de *Jean Jacques* avoit environné mon esprit. J'avoue donc hautement les prodigieuses obligations que j'ai, aux *hommes de bien*, & *Editeur* par excellence. Cependant, la reconnoissance qui applaudit au mal, étant presque aussi condamnable que l'ingratitude qui le commet, je suis forcée d'abattre au moins un des coins de l'autel, que mon admiration a élevé à la merveilleuse sagacité de ces hommes rares. Le dernier dit, avec le consentement de l'autre, que *Jean Jacques n'est pas même un ami très sincère, & très zélé, de la vérité*. Comme cela est foible!.... Après les horreurs qu'ils ont imputées dans leur première *Note*, à ce philosophe, dont, pour me servir d'une expression du Journal de Paris, *l'inflexible probité* est le désespoir des philosophes du jour, cette perfide modération choque autant le bon sens que l'honnêteté. Celui qui n'est

pas un ami *très sincere & très zélé de la vérité*, est un fourbe. J'en demande pardon à ces Messieurs; mais il faut trancher le mot: ce n'est pas pour *Jean Jacques* qu'il peut-être une injure. Quand j'ai dit qu'ils n'attaquoient que ses talens, le trait que je relève m'avoit échappé; & j'étois entraînée par la persuasion où l'on est universellement (je ne les excepte pas) qu'ils auroient fait grace à ses vertus, si ses talens n'avoient pas irrité leur envie. *Jean Jacques* étoit un ami *très sincere & très zélé de la vérité*: puisqu'il la préféroit aux intérêts de son amour propre, de sa fortune, & de sa liberté. Un *Cardan* peut combattre cette assertion: mais il n'est pas en son pouvoir de la détruire; elle est trop incontestablement prouvée. Eh! Ces Messieurs la prouvent eux-mêmes, sans le vouloir, en disant que, *Jean Jacques se met fort peu en peine de se contredire*; cela est vrai: non par inconséquence, comme ils feignent de le croire, mais par amour pour la vérité. Lorsque son expérience, ses réflexions, ou les observations de ses amis, jettoient de nouvelles lumières sur un objet qu'il avoit mal vû, *il se mettoit fort peu en peine de se contredire*, parce qu'il craignoit moins les triomphes de ses adversaires, que les reproches de sa délicatesse; & ne balançoit pas à rectifier en revenant sur ses pas, les idées de ceux que son autorité avoit pû séduire. Ce qui, au surplus, ne lui arrivoit qu'en matieres de goût, & tout-à-fait étrangères aux bonnes mœurs. Je ne présume pas que ce soit en qualité d'Ortodoxes, que ces Messieurs lui font son procès: ainsi je n'ai rien à leur aban-

donner ; & je dois défendre tout ce qu'ils attaquent, la beauté de son ame, la pureté de ses intentions, & l'intégrité de sa vie.

Ne pensez pas, Monsieur, que ce soit parceque la nature m'a placée dans la classe de *ces êtres mobiles, dont l'imagination prompte à s'allumer, les met toujours à la discrétion du moment.... de ces êtres peu intruits, dissipés, avides de jouissances* &c. que je consacre mes forces à la défense de *Jean Jacques*. Malgré le portrait, hélas ! trop fidele, que ces Messieurs font de mon sexe, je ne me déclare pour son bienfaiteur, que, parce qu'avec les mêmes raisons qu'eux de l'estimer, je n'ai pas le même intérêt à cacher mon estime. J'ai personnellement très peu connu *Jean Jacques* ; mais je suis entourée de gens qui l'ont connu à fond : il n'y en a pas un, qui, négligeant de préconiser son mérite littéraire, comme trop généralement reconnu, n'insiste sur les éminentes qualités qui constituoient son caractère ; & qui ne dise qu'il n'avoit de défauts, que l'excès de quelques vertus. De plus, j'ai lû de lui 184 lettres particulieres, toutes écrites de sa main, & adressées à différentes personnes, dans les plus cruelles circonstances où il se soit trouvé ; il n'y a pas une de ces lettres qui ne porte l'empreinte de l'ame de leur auteur ; pas une qui ne respire la sensibilité, la candeur, le désintéressement, la bonté, l'indulgence ; pas une, qui ne soit de tout point conforme aux excellens principes de morale qu'il établit dans ses ouvrages, sur lesquels il n'a jamais varié, & sur-tout, qu'il n'a jamais démentis par sa

conduite. Enfin la droiture de *Jean Jaques* m'est si démontrée, que je suis obligée de la soutenir, & contre l'impudence qui l'attaque ouvertement, & contre la lâcheté qui cherche à la rendre suspecte; puisque mon coupable silence me rendroit complice de la plus exécrationnable noirceur, que la méchanceté philosophique se soit jamais permise. A la vérité je n'espère pas de détromper ses accusateurs: ce n'est pas parce qu'on se trompe, que l'on fait une emphatique apologie de Sénèque, & un infâme libelle contre *Jean Jaques*, c'est parce qu'on a des desseins, au succès desquels on est déterminé à tout sacrifier: mais je croirai mes efforts assez récompensés, si je préserve une seule personne honnête, du malheur de refuser au plus vrai, & au meilleur des hommes le tribut de respect, & d'admiration qui lui est dû.

A présent que j'ai rempli de mon mieux, l'honorable tâche que mon amour pour la justice, & ma vénération pour J. J. *Roussseau* m'imposent, souffrez, Monsieur, que je me plaigne à vous, du tort involontaire, mais irréparable qu'il m'a fait. La lecture de ses ouvrages a tellement obstrué mon intelligence, que je n'entends presque plus que vous, M. de Buffon, & lui. C'est sans doute par cette raison, que je trouve tant de choses qui m'arrêtent, dans ces *Notes*, que vous n'auriez pas jugées dangereuses, si elles avoient été mal faites. Par exemple, je ne conçois pas ce que peut-être le style de *Montagne*, si *Roussseau* qui écrit avec cet agrément, ce nombre, cette harmonie dont le charme est irrésistible,

ble, n'est pourtant pas aussi agréable à lire que lui : je ne conçois pas comment *Montagne* qui orne toutes les Bibliothèques , & que tout le monde lit , puisque je l'ai lû , étant plus agréable à lire que *Rousseau* , n'obtient pas sur lui la préférence auprès des femmes & des gens du monde , qui , s'ils veulent être instruits , desirerent encore plus d'être amusés ; & s'il l'obtient , je ne conçois pas comment on espere que , quand il sera mieux connu , l'enthousiasme que *Rousseau* inspire s'affoiblira & peut-être même se perdra tout-à-fait. Je ne conçois pas comment on dit de *Rousseau* , à qui on a tant reproché la fureur des paradoxes , que , peu scrupuleux examinateur des opinions généralement reçues , le nombre de ceux qui les adoptent lui en impose. J'avois toujours cru qu'un paradoxe étoit un sentiment opposé à une opinion généralement reçue. Enfin, Monsieur, je ne conçois pas , où se trouvent les traces de la persécution qu'éprouvent les ennemis de *Jean Jacques* , de la part de ses amis. Connoissez-vous une seule victime de cette persécution qui a tous les effets de la haine théologique ? Or ces effets doivent être bien éclatans , car la haine théologique est audacieuse & barbare : mais la haine philosophique l'est-elle moins ? Et si la haine philosophique à la mode , celle qui hait , étoit assise sur le trône où siège la Religion , pensez-vous que les malheureux rejetés de son sein , eussent à bénir sa tolérance ? Si les sectateurs de *Jean Jacques* haïssent , nuisent , calomnient , persécutent , (ce dont on peut défier de citer une seule preuve) ils sont bien éloignés de suivre les maxi-

mes, & d'imiter les exemples de leur chef. Quant à la beauté de son style, d'où l'impossibilité de la nier engage ses adversaires à tirer des argumens contre lui, j'ai fait une observation peut-être assez futile, pour n'être que du ressort d'une femme, c'est que nous n'avons point d'auteur plus avare d'épithètes que J. J. *Roussseau*. Mais, Monsieur, pourquoi M. M. *Diderot*, & l'*Editeur Négeon* s'étaient-ils de l'autorité de M. *Helvétius*? Est-ce une méchanceté? Est-ce une maladresse? s'ils ont été ses amis, ce que leur citation rend très problématique, ils doivent être bien humiliés d'une certaine *Note* que l'on trouve à la 17^{me}. page des *lettres de la Montagne*, édition d'Amsterdam (*). Quant à moi, je regrette l'opinion que j'avois de lui; c'est tout ce que je me permettrai d'en dire.

(*) La voici cette¹ note: l'ouvrage où elle se trouve n'étant pas dans les mains de tout le monde, le lecteur me saura gré de la lui présenter. D'ailleurs elle prouve plus en faveur de *Jean Jacques* qu'un tome de raisonnemens. Je ne fais pourquoi j'ai plaidé sa cause? Pour le défendre, il ne faut que le montrer.

„ Il y a quelques années qu'à la première apparition d'un livre
„ célèbre, je résolus d'en attaquer les principes, que je trouvois dan-
„ gereux. J'exécutois cette entreprise quand j'appris que l'auteur
„ étoit poursuivi. A l'instant je jettai mes feuilles au feu, jugeant
„ qu'aucun devoir ne pouvoit autoriser la bassesse de s'unir à la
„ foule pour accabler un homme d'honneur opprimé. Quand tout
„ fut pacifié, j'eus occasion de dire mon sentiment sur le même sujet
„ dans d'autres écrits; mais je l'ai dit sans nommer le livre ni l'au-
„ teur. J'ai crû devoir ajouter ce respect pour son malheur à l'esti-
„ me que j'eus toujours pour sa personne. Je ne crois point que
„ cette façon de penser me soit particulière; elle est commune à
„ tous les honnêtes-gens. Sitôt qu'une affaire est portée au crimi-
„ nel, ils doivent se taire, à moins qu'ils ne soyent appelés pour
„ témoigner.”

Tous les témoignages que l'équité, peut rendre aux vertus de J. J. Rousseau lui sont désormais inutiles, Monsieur ; la Providence l'a couvert d'une Egide que les traits de la calomnie ne pénétreront pas. Cependant, je n'en crois pas moins devoir publier ce que je fais de lui & ce que je pense de ses détracteurs : les raisons de cette opinion sont faciles à saisir.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissante servante
De la Motte.

Le 15 Mars 1779.

P. S. Je vous rends mille graces, Monsieur, d'avoir bien voulu me faire passer les remerciemens de Madame *Rousseau*, assurément elle ne m'en devoit point : aucun intérêt ne peut accroître celui que son respectable mari étoit digne d'inspirer. Je me croirois autorisée à la remercier, si sa lettre avoit été assez détaillée, & avoit paru assez-tôt, pour rendre la mienne inutile. Il ne falloit pour cela, qu'avoir plus de confiance en elle-même ; & moins en M. Pankouke, qui, à titre de Rédacteur du *Mercur*, me paroît en mériter peu de sa part. Au surplus, Monsieur, quelque prix que la Veuve de l'illustre *Rousseau*, puisse attacher au principe, & à l'effet de ce que j'ai osé faire pour le venger, son étonnement surpasseroit de beaucoup sa reconnoissance, si elle favoit à qui elle vous a prié de l'exprimer.

A D D I T I O N

A L'AVIS AU PUBLIC.

LES Morceaux qui suivent, déjà connus & publiés à Paris, n'entroient point dans le plan du Rédacteur de ce Recueil. Mais comme la *Lettre de M^{de}. de St. G****, formant à peine une feuille d'impression, dès là, doit être peu répandue, & que les feuilles du *Journal de Paris*, ne passent gueres les limites du Royaume où elles s'impriment, on a cru devoir réunir ici, & cette lettre de *M^{de}. de St. G****, & quelques articles de ce *Journal*, afin de mettre les lecteurs étrangers, en état d'apprécier les différens jugemens portés sur *Jean Jaques*, ainsi que les talens de ses détracteurs, & surtout les dispositions dans lesquelles l'auteur de l'*Essai sur la vie de Seneque*, a écrit & publié cette *Aménité philosophique* dont l'*Année Littéraire* a présenté une Analyse bien piquante pour ceux qui veulent connoître l'heureuse application que la Philosophie du jour, fait faire dans la *pratique*, de ses principes *théoriques* de morale. Comme le *Journal de M. Fréron* est aussi répandu qu'il merite de l'être, on se borne ici à indiquer cette *Analyse*, qui se trouve dans les deux premiers cahiers 1779. Ceux N^o. 12 & 17 offrent encore aux curieux, l'Examen de l'*Eloge de Lord Maréchal d'Ecosse*.

LETTRE

DE

MADAME DE SAINT G***.

A M. FRÉRON. (*)



MONSIEUR,

J'E n'ai point l'avantage d'être du nombre de vos Abonnés, parce que l'emploi que je fais d'une fortune très honnête, ne me laisse rien à donner à mes plaisir; mais on m'en procure *l'Année Littéraire* exactement, quoiqu'un peu tard. Le cas infini que j'en faisois du vivant de M. votre pere, ne s'est point affoibli, depuis que nous avons perdu cet excellent Critique: j'aime à retrouver en vous ses lumieres, son tact, ses principes; & vos décisions sont si analogues à ma façon de penser, qu'il ne me manque que de savoir m'exprimer comme vous, pour dire les mêmes choses, sur les sujets qui sont à ma portée. Enfin, Monsieur, quoique j'aye à ma disposition plusieurs Ouvrages périodiques, le vôtre est le seul que je lise, à moins qu'on ne m'indique

(*) Sur le refus qu'a fait M. Fréron, d'insérer cette Lettre dans *l'Année Littéraire*, on a pris le parti de la faire imprimer à part.

dans les autres, quelques articles que les circonstances rendent spécialement intéressans pour moi. Par exemple, on m'a dit qu'il y en avoit un, dans le N^o. 361 du Journal de Paris, dont mon amitié pour J. J. *Rousseau* ne seroit pas contente. Je l'ai lu cet article, non sans le plus grand étonnement, de ce qu'il n'a encore excité le zèle d'aucun ami de cet homme si justement célèbre. La persuasion où je suis, Monsieur, que Mesdames *du Riez-Genest & de la Motte* (*), doivent autant leurs succès à votre approbation & au sujet qu'elles ont traité qu'à leurs talens, m'enhardit à marcher sur leurs traces. Pénétrée comme elles de respect pour les vertus de J. J. *Rousseau*, d'attachement pour sa mémoire, & de reconnoissance pour les services qu'il a rendus à mon sexe, en faisant valoir les qualités qui lui sont particulieres; en le rappelant à sa véritable destination; enfin en lui inspirant l'amour de ses devoirs; je crois pouvoir espérer que ces sentimens, auxquels votre honnêteté applaudit si volontiers, vous engageront à ne pas trouver mauvais que j'aye l'honneur de vous communiquer quelques observations que j'ai faites sur l'article dont il s'agit. Mais, Monsieur, plus occupé de la perfection de votre Ouvrage, que des défauts de ceux de vos concurrens, peut-être ne le connoissez-vous pas cet article. Je vais vous rapporter ce que j'y ai trouvé de répréhensible: je laisserai de côté ce qu'il contient d'avantageux à *Jean Jaques*; il n'y a rien à dire sur ce qui est dans l'ordre.

(*) Leurs lettres sont insérées dans l'Année Littéraire 1778. Tom. VII. pag. 308 & Tom. VIII. pag. 271.

„ Un heureux hafard , dit l'Editeur d'un *Supplément aux Oeuvres de J. J. Rousseau* , nous a procuré les pièces fuivantes , & nous les donnons au Public , d'après les originaux , la plupart écrits de la main même de l'Auteur. ” Il me paroît bien fingulier , que M. M. les Rédacteurs du Journal de Paris , copient fi bénévolement cette phrafe. Eft-ce que je me tromperois , Monsieur , en croyant que celles de ces *Pièces* qui ne font pas écrites de la main même de l'Auteur , ne font pas des originaux ? Quoiqu'il en foit , M. M. les Rédacteurs ajoutent. Toutes réflexions faites , Monsieur , je ne continuerai point à vous tranfcrire cet article : il vous fera aifé de vous le procurer , fi vous en voulez voir l'enfemble : le Journal de Paris n'eft rare dans aucun fens ; fouffrez que pour éviter les redites & mettre un peu d'ordre dans mes obfervations , je les attache aux phrafes de ces Meffieurs qui me les fourniffent.

Il s'en faut de beaucoup , difent - ils , que ce hafard nous paroiffe auffi heureux qu'à l'Editeur ; nous fommes perfuadés que J. J. Rousseau , s'il étoit encore vivant , feroit pleinement de notre avis.

Je doute fort que *Jean Jacques* fût pleinement de l'avis de M. M. les Rédacteurs ; & j'ofe croire qu'il ne s'éloigneroit pas beaucoup du mien. L'Editeur du *Supplément aux Oeuvres de J. J. Rousseau* , perfuadé que le public fe jetteroit avec le plus vif empreflement furtout ce qui paroîtroit fous le nom de ce grand Homme , n'a fongé ni à le fervir , ni à lui nuire , en publiant ce volume , mais feulement à

faire une spéculation utile ; cette indifférence sur ce qu'il en pourroit résulter pour la mémoire de *Jean Jaques*, est déjà un grand tort aux yeux de l'équité : il en a un plus grave encore, c'est d'avoir rendu publique une correspondance censée secrète par la nature des objets sur lesquels elle portoit ; & dont *Jean Jaques*, & *Madame la Baronne de Warens*, avoient seuls le droit de disposer ; droit dont ils n'auroient sûrement pas fait usage, ne le pouvant sans présenter M. & *Madame de Sourgel*, sous l'aspect le plus défavorable. Selon moi, la conduite de l'Editeur offense l'honnêteté, & non pas la mémoire de *Jean Jaques*.

Singulière destinée de cet homme célèbre ! il devoit donc être encore indignement persécuté après sa mort ! car c'est une nouvelle sorte de persécution ; c'est un véritable outrage à sa mémoire, que la publication de lettres qui n'intéressent personne, & qui n'ont jamais été destinées à l'impression.

Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que ces Messieurs font bien du bruit pour peu de chose ; & que les reproches aussi moderés que justes, que *Madame de la Motte* leur fait dans la lettre qu'elle vous a adressée (*), prouvent que le scrupule leur vient un peu tard ? Mais en quoi consiste donc *l'outrage* sur lequel le zèle de ces Messieurs s'échauffe si froidement ? Tout leur paroit perdu parce qu'on a publié des Lettres de *Jean Jaques*, qui ne sont pas écrites avec autant d'élégance & de soin, qu'il en a mis dans les Ouvrages qu'il a offerts au Public,

(*) *Année Littéraire* 1776. Tom. VII. pag. 308.

comme si la réputation de cet homme immortel n'a-voit d'autre fondement que la magie de son style. Si, comme on n'en sauroit douter, on ne peut *outrager la mémoire* d'un Philosophe, qui tiroit son prix bien plus encore de ses vertus que de ses talens, qu'en produisant de lui, des choses dont il a dû rougir vis-à-vis de lui-même, *la mémoire de Jean Jaques* est inaccessible aux *outrages*. Mais prêtons-nous pour un instant aux idées de M. M. les Rédacteurs, & supposons que ces lettres foyent en effet indignes de *Jean Jaques*, parce qu'elles sont écrites dans un langage un peu suranné. Que peut-on conclure contre la gloire d'un Auteur, de la disproportion du mérite de ses différentes productions ? Sans compter les Auteurs grecs & latins, dont il ne m'appartient pas de parler, ne pouvant les connoître que d'après des Traducteurs qui les défigurent, nos Auteurs les plus estimés, *Corneille, Racine, la Fontaine, Moliere, Boileau*, malgré l'arrêt qu'il a prononcé, quand il a dit :

Il n'est point de degrés du médiocre au pire.

N'ont-ils rien fait de médiocre ? *Voltaire* lui-même, *Voltaire*, l'idole des Académies, de la secte Encyclopédique ; enfin, de ceux qui s'adjugent le plus haut rang dans la Littérature, n'a-t-il pas fait, & qui pis est, donné au Public des choses au dessous de la médiocrité ? Est-ce sur ce qui les confond avec les Ecrivains ordinaires, & malheureusement trop communs, qu'on juge les grands Ecrivains, ou sur ce qui les en distingue ? Ce n'est pas

fans motifs , Monsieur , que je ne cite que des Poètes , quoique *Jean Jacques* ne le fut pas ; c'est parce que ce sont de tous nos Auteurs & les plus généralement connus , & ceux dont les Ouvrages sont d'une inégalité plus sensible. Il me semble de plus qu'on ne peut considérer comme un Ouvrage , les épanchemens qu'un jeune homme se permet , les détails domestiques dans lesquels il entre vis-à-vis d'une femme qui lui tient lieu de mere , & à qui il rend à son tour les devoirs & les services qu'elle feroit en droit d'attendre d'un fils. *Ces Lettres n'ont jamais été destinées à l'impression* , cela est vrai , & c'est à mes yeux leur principal mérite. Excepté quelques expressions triviales , très pardonnables dans un commerce aussi familier , qu'y peut-on trouver à reprendre ? Quant à moi , Monsieur , je trouve qu'elles sont d'autant plus d'honneur à *Jean Jacques* , qu'elles n'ont pas été écrites pour lui en faire ; qu'elles prouvent que le malheur & les infirmités l'ont accablé dès son enfance ; qu'il ne se plaignoit donc pas pour être plaint , comme on a eu la dureté de le prétendre ; qu'il a soutenu l'indigence avec un courage , qui ne pouvoit prendre sa source que dans son propre caractère ; qu'il a reçu sans bassesse des secours de *Madame de Warens* , & qu'il les lui a rendus sans ostentation ; qu'il étoit sensible & reconnaissant , dans l'âge où l'on songe plus à jouir des bienfaits qu'à les apprécier ; enfin que , sorti de l'obscurité où sa première éducation l'avoit condamné , & placé sur le plus grand Théâtre de l'Europe , il y a paru tel qu'il s'étoit montré dans le secret de l'amitié.

Quel homme voudroit que tous les billets qu'il a tracés par hasard, & pour ses affaires particulieres, fussent un jour rassemblés & mis sous les yeux du Public ?

Je crois en effet, Monsieur, qu'il y a peu d'hommes qui le voulussent, surtout dans le nombre de ceux qui briguant le fauteuil académique, ou sollicitant des pensions, cabalent pour renverser leurs contendans; s'approprient dans la carrière des Lettres, les plans, les Ouvrages, & dans celle des Sciences, les découvertes d'autrui: enfin à qui tout moyen de réussir paroît bon, pourvu qu'il soit heureux. De tels hommes ont un grand intérêt à souhaiter que le public ne porte jamais ses regards sur leurs correspondances particulieres. Mais *Jean Jacques*, qui, ne prétendant à rien, n'avoit point de concurrent à écarter, & dont la droiture ne s'est jamais démentie, n'a jamais pu le craindre.

Quand on trouve de tels Ecrits, n'est-ce pas violer les droits de la société les plus sacrés, que de les faire paroître au grand jour, & de les exposer ainsi aux attaques d'une sotte & lâche malignité? Quoiqu'il en soit, si on ne reconnoit pas le grand Ecrivain dans ces Lettres de J. J. Rousseau, on y retrouve toujours une ame honnête, & le germe de cette fierté de la vertu qu'on lui a tant reproché d'avoir poussée jusqu'à l'excès.

Et cela n'est rien à l'estimation de ces Messieurs...? Mais passons. Je crois qu'on pourroit défier, je ne dis pas *une sotte & lâche malignité*, mais la malignité la plus adroite & la plus intrépide, d'extraire de tout le volume dont il est question, une seule phrase dont elle put se faire une arme redoutable contre

la mémoire de Jean Jaques. Je vous l'avoue, Monsieur, je dois tant à ce bienfaiteur de l'humanité; je mets un si haut prix au bien qu'il m'a fait, en fortifiant, par l'attrayante morale qu'il a répandue dans ses écrits, les bonnes inclinations que je tenois de la Nature, que tout Ouvrage, qui porte son nom, me paroît une mine où je vais puiser de nouvelles richesses. Je l'ai donc lu, ce Volume, d'un bout à l'autre, Poësies, Lettres, Mémoires, avec une avidité qui n'a point nui à mon attention. Il ne contient rien qui, à mon avis, n'annonce le plus rare désintéressement, la plus noble franchise, la plus touchante générosité, la plus héroïque modération; & de plus, cette précieuse simplicité d'ame, qualité presque inaliénable avec le bel esprit; souvent compagne du génie, mais plus propre, il en faut convenir, à prolonger l'innocence des mœurs, qu'à accélérer le progrès des talens; & qui rend d'autant plus naturelle la différence que l'on remarque entre le style des premiers & celui des derniers Ecrits du vertueux *Jean Jaques*. Mais Messieurs les Rédacteurs du Journal, qui font le procès à l'Editeur du *Supplément*, se croient-ils donc irréprochables? S'ils pensent, comme ils le disent, que sa publication soit une injure à la réputation de *Jean Jaques*, il falloit n'en point parler. Ce qu'ils en disent n'est pas fait pour inspirer le desir de le lire; & ceux qui ne le liront pas, croiront sur la parole de ces Messieurs (s'ils ne croient rien de pire), que *l'on n'y reconnoit pas le grand Ecrivain*: or assurément on l'y reconnoit si bien, que person-

ne ne s'est avisé de douter qu'il en fut l'Auteur, bien qu'on y eut été autorisé par la plus légère apparence; puisque, de son vivant même, ses ennemis ont osé lui attribuer leurs Ouvrages. Que conclure de tout cela, Monsieur? Que si quelque chose pouvoit faire tort à *Jean Jacques*, ce seroit la réclamation de M. M. les Rédacteurs.

L'obscurité & le malheur étoient alors son partage.

Ils l'ont été trop-tôt & trop longtems. Voilà enfin une vérité souvent contestée, qui s'établit à la faveur de la publication du *Supplément*: aussi redouble-t-il mon admiration pour l'homme étonnant qu'on a l'air de craindre qu'il ne déshonore. *Jean Jacques* me paroît un prodige, quand je compare le point d'où il est parti, avec celui où il est arrivé, en dépit des obstacles qui se sont accumulés sous ses pas, & de la privation des ressources qui ont manqué à sa jeunesse.

Il écrit à une Dame qui a eu le bonheur de mériter d'être sa bienfaitrice, &c.

Ces Messieurs n'auroient-ils pas parlé plus juste, en disant qu'il a mérité qu'elle le fût, par la façon dont il a répondu à ses soins & reconnu ses services? Il paroît, Monsieur, que l'heureuse Madame de Warens tint de son étoile, & non pas du choix de *Jean Jacques*, une préférence dont elle a dû faire le plus grand cas, quand elle a pû juger l'objet de ses bontés. Il étoit tout simple qu'il eût recours à elle, dans les positions critiques où il s'est trouvé, & dont il est vraisemblable qu'on ne se disputoit pas l'honneur de le tirer: elle étoit sa maraine. D'après le portrait qu'il fait d'elle, il est tout sim-

ple aussi qu'elle ait chéri les devoirs que ce titre lui imposoit. Cette respectable Dame étoit accoutumée à faire des sacrifices, & n'en a pas toujours été aussi bien récompensée que de ceux qu'elle a faits pour lui.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien insérer ma Lettre dans votre Journal : quelque médiocrement qu'elle soit écrite, je crois que vous le pouvez, sans compromettre la sûreté de votre goût. Ceux qui seront de mon avis, vous sauront gré de votre complaisance, & vous serez disculpé auprès des autres par vos motifs. Je ne prétend point faire assaut d'éloquence avec les Dames à qui vous avez accordé la distinction que je sollicite : je n'ai d'autre but que de corriger l'effet que l'article que je combats a pu produire, sur une classe de Lecteurs qui n'approfondit rien parce que peu de choses l'intéressent ; mais dont l'opinion n'est cependant point à dédaigner. Il me semble qu'on doit, autant qu'on le peut, empêcher la propagation des idées fausses, surtout sur le compte d'un homme célèbre, qui ne peut que perdre à n'être pas bien connu ; & que le Public perdrait aussi à ne pas bien connoître, puisqu'il en respecterait moins l'autorité de ses exemples & de ses leçons. Enfin, je pense, Monsieur, qu'il vous convient mieux qu'à personne, de favoriser des vues qui ont pour objet l'avantage de *Jean Jacques*, & celui de la Société.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

*Votre très-humble & très-obeissante
servante, de Saint G***.*

Paris, le 14 Janvier 1779.

P. S. Des circonstances très-indépendantes de ma volonté, ayant empêché cette Lettre de paroître aussi-tôt qu'elle l'auroit dû, je profite, Monsieur, du retard qu'elles ont occasionné, pour avoir l'honneur de vous dire, avec quel plaisir je me joins à tous les honnêtes-gens, pour applaudir à la maniere dont Messieurs les Rédacteurs du Journal de Paris ont parlé de l'infamale Note, qui acheve de configner, dans le dernier Ouvrage de M. *Diderot*, page 121. l'éternel opprobre de la Philosophie encyclopédique. Pour cette fois, ces Messieurs doivent réunir tous les suffrages; car les Partisans de *Jean Jacques Rousseau* ont à se louer de leur équité, & ses Antagonistes, de leur modération. En qualité d'amie de ce grand homme, j'aurois, sans doute, sur le même sujet, des remerciemens à vous faire, si j'avois lu le N^o. 2 de l'Année Littéraire; mais il ne m'est point encore parvenu. Vous voyez, Monsieur, comme on sert mon empressement..... Je connois assez la délicatesse de votre façon de penser, pour être bien sûre que vous ne me répondrez pas: *Que ne vous abonnez-vous?*

Le 7 Février 1779.



EXTRAITS

DU JOURNAL DE PARIS 1779.

NUMÉRO 96.

*Lettre au sujet d'un nouvel Essai sur la vie de
Séneque.*

N'EST-IL pas bien singulier de voir Rousseau, le Citoyen de Geneve, outragé dans un livre, en grande partie composé de morceaux traduits de Tacite? On fait qu'après avoir commencé à le retracer dans notre langue, le Philosophe moderne renonça pour jamais à cette entreprise, où ses Essais étoient au moins plus innocens que celui du nouvel Auteur anonyme (*) de la vie de Séneque; & voyez com-
bien

(*) L'Auteur de *l'Essai sur la vie de Séneque*, anonyme! Oui, comme celui de *l'Eloge de Lord Maréchal d'Ecosse*. Oui, comme tout auteur est anonyme, quand par des raisons philosophiques, au lieu de son nom en toutes lettres, il ne met à son livre que son cachet: quand tous les Journaux le nomment, sans qu'il délavoue ce cri public; que ses partisans s'exaltent & lui prodiguent un Eucens qu'il savoure avec complaisance; que ses amis, par un renversement inconcevable des idées, des principes les plus simples, pensant avoir fait son Apologie, justifié ses fureurs, légitimé ses noirceurs, en disant, en écrivant. „ Il s'est cru obligé de prendre les „ devants, & d'attaquer l'auteur des Mémoires, pour émousser les „ atteintes que cet ouvrage lui porteroit.”

Voilà donc à découvert, ces motifs déjà entrevus, qui ont dié ces Ecrits le scandale du Lecteur & l'opprobre de leurs Ecrivains.
Note du Rédacteur.

bien différemment Rousseau & l'Anonyme estimoient cet Historien ; l'un a brûlé la copie , l'autre a défiguré l'original ; car l'Anonyme , en y cherchant des excuses aux bassesses de l'antique Stoïcien , tronque un fameux passage , décisif sur la conduite du Précepteur de Néron.

Lorsque cet Empereur eut consulté Sénèque & Burrhus , sur le moyen de prévenir la vengeance de sa Mere , échappée du navire infidèle aux vœux parricides de ce Prince , ils gardent long-tems le silence. Annal. lib. 14 , Cap. 7 , parce qu'entre autres motifs , ils croyoient peut-être les affaires réduites au point , qu'à moins de prévenir Agrippine , Néron couroit grand risque de la vie ; *Pōst Seneca , hætenus promptior , respicere Burrhum , ac sciscitari* „ *an militi imperanda cædes esset :*” ille , &c. „ ; Sénèque ” dit l'Auteur de sa vie , page 135 „ regarde „ Burrhus , & lui demande s'il faut ordonner aux „ Soldats d'égorger la mere de l'Empereur.” Mais que fait-il de *hætenus promptior* , c'est-à-dire , *promptior vel pronior quàm Burrhus opinione tenus hænempe , nisi præveniretur Agrippina , pereundum Nero- ni esse* , ou en François : „ Puis Sénèque plus porté „ que Burrhus à croire qu'à moins de prévenir „ Agrippine , Néron infailliblement périroit , de- „ mande à Burrhus si on la fera tuer par les Soldats ?”

Combien l'inadvertance ressemble à la mauvaise foi ! l'Auteur anonyme , page 146 , traite de calomnieuse l'imputation faite à Sénèque d'avoir conseillé à Néron de faire assassiner sa mere : il prétend par le tour interrogatif de Sénèque , faire tomber son

indécision sur le meurtre même à commettre ; tandis qu'elle concerne uniquement les instrumens de ce meurtre. Il faut se défaire d'Agrippine, dit Sénèque, plus porté que Burrhus à croire qu'autrement Néron couroit risque de la vie, *hactenus promptior* : mais doit-on charger de cette exécution les Soldats ? Voilà le seul doute de Sénèque, doute qui ne peut avoir pour motif sa prévention exprimée par ces mots, *hactenus promptior* ; cette dernière considération aiguise sur le cœur de Sénèque, l'homicide poignard à plonger, on ne fait encore par qui, dans le sein d'Agrippine.

Je pourrois vous montrer une foule d'autres contrefens, où est tombé le nouvel Apologiste de Sénèque, comme à la page 141, lorsqu'il dit : „ le „ Triérarque lui décharge un coup de bâton sur la „ tête. Agrippine, le milieu du corps avancé vers „ le Centurion qui tiroit son glaive, lui dit, frappe mon ventre, ” ou pour parler François, „ frappe moi le ventre : & elle expire frappée de „ plusieurs coups.” Quelle incohérence d'idées dans cette narration ! Est-ce que l'Anonyme Traducteur de Tacite n'auroit pas même l'art de le lire dans l'original ? Cet Historien a tout autrement écrit & stilé, comme vous l'allez voir, *Annal lib. 14, Cap. 8 & Prior Trierarchus fusti caput ejus afflixit (Nam, in mortem centurioni ferrum distringenti, protendens uterum „ ventrem feri” exclamavit) ; multique vulneribus confecta est.* Ainsi voilà un premier coup de bâton, suivi de plusieurs blessures & d'une dernière enfin mortelle : le Triérarque ne

fut le *premier* qu'à frapper ; *car* auparavant le Centurion, ou plutôt le Centurion avoit le premier tiré un poignard sans rien faire , parce qu'Agrippine lui avoit imposé, par l'énergique & manifeste défi de percer des entrailles-maternelles : après l'affreux coup de bâton du Triérarque, auroit-elle eu la force, l'adresse & l'occasion de se mettre en une aussi pathétique posture ? C'est pourtant ce que suppose l'ordre des phrases, & par conséquent des faits dans la nouvelle traduction. Vous voyez donc que le seul monosyllabe *nam*, bien entendu, auroit empêché le Traducteur de faire un anachronisme aussi absurde dans trois lignes de faits consommés en moins de trois secondes.

Je n'exige pas ici l'art profond du Métaphysicien : mais comment, avec un esprit juste, avec une logique passable, traduire ce morceau du discours de Néron en réponse à Sénèque, en ces termes : p. 181 : „ Et c'est à ma honte, si celui qui occupe la „ première place dans mon cœur n'est pas le plus „ grand des Romains.

„ Vous avez une santé ferme, votre âge est encore celui des jouissances, & je ne fais que commencer à regner. Vous croiriez-vous donc plus „ élevé par moi, que Vitellius, trois fois Consul, „ ne l'a été par Claude ? & ma libéralité, &c ?” Oh ! Monsieur, à moins d'avoir un beau génie supérieur au bon sens que prête ici Tacite à Néron ; il est impossible de négliger, dans le texte latin, les mots précieux que vous allez y voir écrits en let-

tres capitales , comme essentiels à l'esprit de ce passage. Annal. lib. 15, capp. 55 & 56: *rubori mihi est quod, præcipuus caritate, NONDUM omnes fortunâ antecellis: VERUM & tibi valida ætas,..... & nos prima imperii spatia ingredimur, nisi forte aut te Vitellio ter Consuli aut me Claudio postponis*: Voici donc le raisonnement que fait Néron: „ Je ne vous „ ai pas *encore* rendu le plus opulent des Romains: „ *mais*, (comme) vous avez une santé ferme, &c. „ & (que) mon regne est peu avancé, (j'ai le „ tems d'accumuler sur vous les richesses & les „ honneurs; vous ne doutez pas que je ne le desi- „ re,) à moins que vous ne nous croyiez inférieurs, „ vous à Vitellius trois fois Consul, & moi à un „ Claude.” Admirez comme, avec deux particu- les, l'Auteur Latin avoit tellement enfoncé la raison de ce discours, que l'Anonyme n'a pu l'en faire sortir par tous les efforts de sa plume en une demi-page de François, ni par les notes auxiliaires de son *grammatiste* Editeur.

Je ne parlerai point du ton continu de cette tra- duction des regnes en partie de Claude & de Néron. L'Auteur semble n'avoir mis en François qu'une table des sommaires de Tacite; rien de lié; tout au présent; point de variété; avec sa narration hachée, il n'est plus court dans les parties, que pour être plus long au total; infidele au sens, & contraire au style, il s'écarte du vrai, sans se rapprocher du beau; enfin cet ouvrage comparé à Tacite est aussi mauvais, que la note appliquée à Rousseau est mé- chante; & l'on oublieroit bientôt que l'Anonyme a

maltraité l'ouvrage du plus éloquent Historien, si l'on ne se souvenoit long-tems qu'il a blessé la mémoire de l'un des plus vertueux Philosophes.

(Signé) B R A.

Autre Extrait du Journal N^o. 25.

APRÈS avoir fait de l'Essai sur la vie de Sénèque une analyse désespérante pour M. Diderot, les auteurs du Journal ajoutent.

„ Nous ne finirons pas cet article, sans parler
 „ d'une Note qui fait la plus forte sensation, &
 „ qui contribue à donner à cet essai de la célébrité.
 „ On y désigne clairement le fameux Citoyen de
 „ Genève, puisqu'il s'agit d'un Ecrivain qui a laissé
 „ des Mémoires où il ne s'épargne pas lui-même;
 „ on le traite d'ingrat, de lâche, d'homme atroce, &
 „ d'artificieux scélérat, qui s'est caché pendant plus de
 „ cinquante ans, sous le masque le plus épais de l'hy-
 „ pocrisie. Il paroît que l'auteur craint d'être mal-
 „ traité dans les Mémoires dont il est question: on
 „ ne peut expliquer autrement cette violente Dia-
 „ tribe. Mais il auroit dû prévoir que de telles
 „ allégations auroient peine à faire fortune. C'est
 „ ce philosophe là, *lui dira-t-on*, qui a véritable-
 „ ment soutenu la pauvreté avec courage; c'est lui
 „ qui l'a préférée à des bienfaits qui lui sembloient
 „ deshonorans; qui ayant à peine le nécessaire, a

„ trouvé le moyen d'être utile à ses semblables ;
 „ qui a rendu à l'enfance le lait maternel ; qui l'a
 „ débarassée des entraves destinées à la défigurer ;
 „ qui a été vraiment éloquent ; qui a su peindre la
 „ vertu , & la faire aimer ! Si l'excès de sa sensibi-
 „ lité l'a égaré quelquefois , ses écrits suffiront pour
 „ prouver l'honnêteté de son ame jusqu'à la dernie-
 „ re postérité. Un scélérat peut être un bel-esprit :
 „ mais un scélérat ne parle pas de la vertu comme
 „ *Jean Jacques Rousseau*. Plaisante hypocrisie , plai-
 „ sante adresse que celle qui aboutit à l'indigence ,
 „ au malheur , & à de si cruelles persécutions ! L'au-
 „ teur de *l'Essai sur la vie de Sénèque* a voulu qu'il
 „ ne manquât à son livre aucune espèce de bizarre-
 „ rie. Ce n'étoit pas assez de témoigner la plus
 „ fougueuse tendresse à un Rhéteur mort depuis
 „ près de deux mille ans : il falloit qu'il déchirât
 „ la mémoire du plus éloquent de nos écrivains ,
 „ d'un philosophe presqu'encore vivant au milieu
 „ de nous , & dont l'inflexible probité , aussi recon-
 „ nue que ses talens , sera long - tems l'objet de la
 „ vénération universelle. ”

Autre Extrait N^o. 33.

DANS une lettre adressée aux auteurs du Journal
 & toute consacrée à la défense de M. Diderot , on
 trouve l'article suivant , qui justifie bien l'anonyme
 que l'auteur a gardé.

„ J'avois lu la note dont vous parlez. Je n'ai
 „ point l'honneur d'avoir été l'ami de l'Ecrivain

„ illustre que vous croyez y être désigné, & je ne
 „ l'ai point reconnu. Est-ce que ses Amis ont
 „ trouvé le portrait ressemblant ? En lisant la note,
 „ je me demandois : de qui l'auteur veut-il donc
 „ parler ? (*) En lisant votre apologie, je me suis
 „ dit : est-ce que l'auteur d'Emile a déchiré ses bien-
 „ faiteurs & ses amis dans un libelle posthume ?
 „ Ses défenseurs paroissent le croire ; mais moi qui
 „ ne connois que ses ouvrages, je suis persuadé du
 „ contraire. ”

Autre Extrait du N^o. 33.

M. M. les auteurs du Journal, dans le même
 N^o. font sur cette Lettre, des observations très-
 judicieuses qu'ils terminent par celle-ci.

„ On n'a point trouvé le portrait de J. J. Rous-
 „ seau dans la note que l'on a relevée ; mais tout
 „ Paris y a reconnu les imputations de ses ennemis ;
 „ & pour qu'on ne puisse pas s'y tromper, l'auteur
 „ y désigne un Ecrivain qui a laissé des *Mémoires*
 „ après sa mort. Sans toutes ces circonstances,
 „ cette note n'auroit pas excité tant de soulèvement.
 „ Celui qui l'a rédigée, ne peut ignorer l'interpré-
 „ tation qu'on en a faite, & l'on ne voit pas qu'il
 „ en donne d'autre. ”

(*) C'est un imbécile, mais un homme de bien, du moins un
 homme vrai, que celui qui de bonne foi, fait au public de pareilles
 confidences. Mais si la réponse à ses questions étoit au fond de son
 cœur, & ces questions, un simple raffinement de méchanceté, quel-
 le sera l'épithète convenable à un tel homme. *Note du Rédacteur.*

En attendant mieux, voila sous les yeux du public, quelques-unes des pièces d'un procès, qui de droit & de fait, ressortit à son tribunal. Si la Justice & l'honneur ne font point des mots vuides de sens; ni les Forfaits, de vains phantomes du préjugé, la sentence qui interviendra, pour n'avoir pas la même publicité que la Cause, n'en fera pas moins flétrissante pour les coupables.

Videant virtutem, intabescantque relictâ.

F I N.





